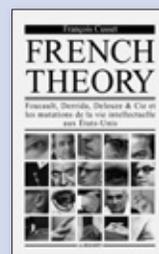
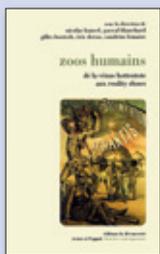
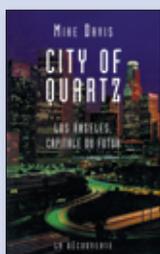
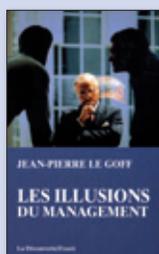
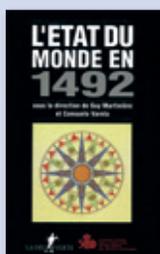
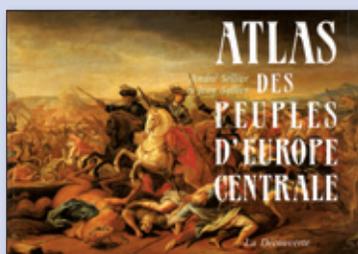
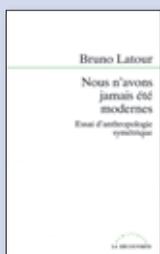
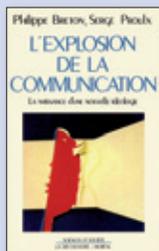
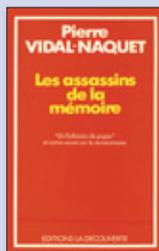
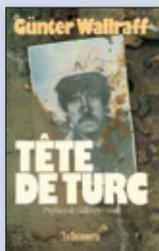


# La Découverte

30 ans d'essais et de documents

1983-2013









**La Découverte**  
30 ans d'essais et de documents  
1983-2013







## La Découverte, trente ans d'édition : des livres pour comprendre, des livres pour agir

par **François Gèze**, P.-D.G. de La Découverte

C'est en 1983 que les Éditions La Découverte ont pris le relais des Éditions François Maspero. En mai 1982, François Maspero décidait de quitter la maison qu'il avait fondée en 1959, après m'en avoir confié la direction, en me demandant de poursuivre l'activité, mais en changeant de nom. Au fil des années, l'équipe de La Découverte a consolidé l'une des rares maisons indépendantes de taille moyenne, présente surtout dans le domaine des sciences humaines et sociales, des essais sur les problèmes de société et des ouvrages accessibles sur l'économie et les questions internationales. Une maison globalement orientée à gauche, dans un esprit non dogmatique et non « partidaire ».

Son développement éditorial s'est inscrit dans la fidélité aux engagements qui furent ceux des Éditions Maspero, dans un contexte intellectuel et politique toutefois très différent. D'où des évolutions éditoriales marquées notamment par la publication, chaque année depuis 1981, de l'annuaire économique et géopolitique mondial *L'état du monde* et de plusieurs dizaines de titres conçus sur le même modèle de « mini-encyclopédie » grand public. Ou encore par la création, en 1983, de la collection de poche « Repères », devenue depuis l'une des principales collections universitaires dans le domaine des sciences sociales. Les essais et documents ont toujours été un axe fort de la maison. Comme le

fameux *Tête de Turc* de Günter Wallraff (1986), *Là-bas si j'y suis*, de Daniel Mermet (1999), *Le Monde n'est pas une marchandise*, de José Bové et François Dufour (2000), *La Sale Guerre*, de Habib Souaïdia (2001), *Mike contre-attaque*, de Michael Moore (2002) ou *Le Monde selon Monsanto*, de Marie-Monique Robin (2008). Le domaine littéraire a occupé une place importante dans les années 1980, en science-fiction (le fameux *Neuromancien*, de William Gibson) et en littérature étrangère (la romancière anglaise Anita Brookner) ; dans les années 2000, le relais a été pris par les collections « Culte fictions » et « Pulp fictions ». Aujourd'hui, la maison a choisi de se consacrer exclusivement à la « non-fiction ».

Parallèlement, un important travail d'exploration des voies nouvelles de la recherche en sciences humaines et sociales a été poursuivi ou engagé dans diverses disciplines : histoire et sociologie des sciences, sciences de la communication, philosophie, histoire ancienne et contemporaine, économie, sociologie, sciences politiques, géopolitique et, plus généralement, théorie critique. Ce travail s'est toujours accompagné d'une politique active de traductions (cinq à dix par an), aussi bien dans le domaine des essais grand public que dans celui des sciences humaines.

En 1993, La Découverte s'est rapprochée des Éditions Syros, avec lesquelles elle a fusionné en 1996. En 1998, La Découverte a été intégrée au groupe Havas (devenu Vivendi Universal Publishing en 2001, puis Editis en 2004). Elle a pu ainsi développer son activité avec des moyens renforcés, dans le plein

respect de son indépendance éditoriale. Début 2002, le département Syros-Jeunesse a été cédé à Nathan, et les collections « Essais » de Syros ont été intégrées à La Découverte.

En 2007, La Découverte a lancé « Zones », un label axé sur la contre-culture et les nouvelles radicalités politiques, qui publie six à huit titres par an, sous la direction de Grégoire Chamayou. Et en 2008, elle a accueilli les Éditions Les Empêcheurs de penser en rond, créées par Philippe Pignarre en 1990. En 2013, toujours sous ma direction, La Découverte est une maison de vingt et un salarié(e)s qui publie environ cent nouveautés et une cinquantaine de nouvelles éditions mises à jour par an – ainsi que huit revues de sciences humaines et sociales.

Ce livret, diffusé à l'occasion du trentième anniversaire de la maison, propose aux clients des librairies qui ont toujours été des partenaires vitaux de la maison – tout particulièrement les librairies de création indépendantes – la présentation détaillée d'une quarantaine de livres publiés depuis 1983 et qui, à divers titres, « ont fait date ». Une sélection difficile dans un catalogue de quelque 3 500 ouvrages publiés en trente ans, dont plus de 1 500 sont toujours disponibles. On la trouvera ici précédée, en guise d'introduction, par une liste de 235 titres marquants de « non-fiction » publiés de 1983 à 2012, classés par année, en essayant de faire justice à une production dont la palette a toujours été très large (de la synthèse pour étudiants au document d'actualité, des atlas aux enquêtes sociologiques, des collectifs de chercheurs aux essais monographiques, etc.) ; avec

la volonté de rendre sensible la richesse des approches, des formats, des sujets, des auteurs et des directeurs de collection, qui sont le plus souvent des fidèles sur la longue – voire très longue – période.

En 2013, toute l'équipe de La Découverte reste plus que jamais mobilisée pour offrir aux lectrices et aux lecteurs curieux des livres pour comprendre, des livres pour agir. Et pour offrir aux auteurs – les plus anciens et fidèles comme les plus jeunes – cherchant à renouveler la pensée du monde, la possibilité d'atteindre ces lectrices et ces lecteurs. C'est aussi pour ces raisons que la maison, de longue date, s'est résolument engagée dans l'édition numérique, notamment avec le portail Cairn.info depuis 2005 (pour les revues et les livres de sciences humaines et sociales) et, également, en déployant son catalogue de « livres électroniques » (près de 150 titres disponibles à ce jour chez tous les « libraires en ligne »). Et, enfin, en engageant un important chantier de « numérisation » de nombre de ses livres épuisés, afin de les rendre à nouveau disponibles en librairie, aussi bien en version imprimée (grâce à l'« impression à la demande ») que numérique (« e-books »).

En bref, pour célébrer ses trente ans d'existence, La Découverte entend bien mobiliser, pour ses auteurs comme pour les lectrices et lecteurs de leurs livres et revues, tous les apports des nouvelles technologies afin de poursuivre un objectif plus que jamais impératif : comprendre le monde pour refuser l'inacceptable.



**Brève chronologie de 235 titres marquants  
de « non-fiction » publiés de 1983 à 2012**

— 1983 —

**Georges Corm**, *Le Proche-Orient éclaté, 1956-1982. De Suez à l'invasion du Liban*  
**Adam Michnik**, *Penser la Pologne. Morale et politique de la résistance*  
**Élisabeth Paquot** (dir.), *Terre des femmes. Panorama de la situation des femmes dans le monde*  
**Olivier Pastré**, *L'informatisation et l'emploi* (coll. « Repères », n° 1)

— 1984 —

**George F. Kennan**, *Le mirage nucléaire. Les relations américano-soviétiques à l'âge de l'atome*  
**Gilles Kepel**, *Le Prophète et Pharaon. Les mouvements islamistes dans l'Égypte contemporaine*  
**Alain Lipietz**, *L'audace ou l'enlisement. La politique économique de la gauche à l'épreuve*  
**Sven Ortoli** et **Jean-Pierre Pharabod**, **Le cantique des quantiques. Le monde existe-t-il?** [p. 22]  
**Molyda Szymusiak**, *Les pierres crieront. Une enfance cambodgienne, 1975-1980*  
**Nathan Weinstock**, *Le pain de misère. Histoire du mouvement ouvrier juif en Europe* (trois tomes)  
**Yosef Hayim Yerushalmi**, *Zakhor. Histoire juive et mémoire juive*

— 1985 —

**Jean-Loup Amselle** et **Elikia M'Bokolo** (dir.), *Au cœur de l'ethnie. Ethnies, tribalisme et État en Afrique*  
**Sophie Bessis**, *L'arme alimentaire*  
**Bernard Cassou**, **Dominique Huez** et *alii* (dir.), *Les risques du travail. Pour ne pas perdre sa vie à la gagner*  
**Yves Lacoste**, *Contre les anti-tiersmondistes et contre certains tiersmondistes*  
**Richard C. Lewontin**, **Steven Rose** et **Leon J. Kamin**, *Nous ne sommes pas programmés. Génétique, hérédité, idéologie*  
**Jean-Yves Potel** (dir.), *L'état de la France et de ses habitants*  
**Charles Szlakmann**, *Le judaïsme pour débutants*

— 1986 —

**Miguel Benasayag**, *Utopie et liberté. Les droits de l'homme, une idéologie?*  
**Marcel Blanc**, *L'ère de la génétique*  
**Jean Bouvier**, **René Girault** et **Jacques Thobie**, *L'impérialisme à la française, 1914-1960*  
**Jean-François Boyer**, *L'empire Moon*  
**Armand** et **Michèle Mattelart**, *Penser les médias*  
**Michel de Pracontal**, *L'imposture scientifique en dix leçons*  
**Jean-Pierre Vernant** et **Pierre Vidal-Naquet**, *Mythe et tragédie en Grèce ancienne II*  
**Günter Wallraff**, **Tête de Turc** [p. 23]

— 1987 —

Alan Chalmers, *Qu'est-ce que la science ?* Popper, Kuhn, Lakatos, Feyerabend  
Michel Clévenot (dir.), *L'état des religions dans le monde*  
Stéphane Courtois et Adam Rayski, *Qui savait quoi ? L'extermination des Juifs, 1941-1945*  
François Dosse, *L'histoire en miettes. Des Annales à la « nouvelle histoire »*  
Moses I. Finley, *Sur l'histoire ancienne. La matière, la forme et la méthode*  
Pierre Lévy, *La machine univers. Création, cognition et culture informatique*  
Pierre Vidal-Naquet, [Les assassins de la mémoire. « Un Eichmann de papier »  
et autres essais sur le révisionnisme](#) [p. 24]

— 1988 —

Étienne Balibar et Immanuel Wallerstein, *Race, nation, classe. Les identités ambiguës*  
Jean-Michel Besnier, *La politique de l'impossible. L'intellectuel entre révolte  
et engagement*  
Pierre Bitoun, *Les hommes d'Uriage*  
Bruno Latour et Steve Woolgar, *La vie de laboratoire. La production  
des faits scientifiques*  
Noël Mamère, *La dictature de l'audimat*  
François Partant, *La ligne d'horizon. Essai sur l'après-développement*  
Pierre-André Taguieff, *La force du préjugé. Essai sur le racisme et ses doubles*  
Jeanne Villeneuve, *Le mythe Tapie. Chronique des années 1980*

— 1989 —

Hocine Aït-Ahmed, *L'affaire Mécili*  
Philippe Breton et Serge Proulx, [L'explosion de la communication](#) [p. 26]  
Denis Duclos, *La peur et le savoir. La société face à la science,  
la technique et leurs dangers*  
François Fourquet, *Richesse et puissance. Une généalogie de la valeur, XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle*  
Serge Latouche, *L'occidentalisation du monde*  
Bruno Latour, *La science en action*  
Charles Malamoud, *Cuire le monde. Rite et pensée dans l'Inde ancienne*  
Serge Quadrupani, *L'antiterrorisme en France. Ou la terreur intégrée, 1981-1989*

— 1990 —

Muhammad Saïd Al-Ashmawy, *L'islamisme contre l'islam*  
Léon Chertok, *Mémoires d'un hérétique*  
Jean Guisnel, *Les généraux*  
Pierre Macherey, *Hegel ou Spinoza*  
Arno J. Mayer, *La Solution finale dans l'histoire*  
Michaël Walzer, *Critique et sens commun. Essai sur la critique sociale  
et son interprétation*

— 1991 —

- Étienne Balibar, *Écrits pour Althusser*  
Jean-Paul Deléage, *Histoire de l'écologie*  
François Dosse, *Histoire du structuralisme. Tome 1.*  
*Le champ du signe. 1945-1966* [p. 29]  
Elizabeth L. Eisenstein, *La révolution de l'imprimé à l'aube de l'Europe moderne*  
Anne Grynberg, *Les camps de la honte. Les internés juifs des camps français*  
Bruno Latour, *Nous n'avons jamais été modernes.*  
*Essai d'anthropologie symétrique* [p. 28]  
Jean Sellier et André Sellier, *Atlas des peuples d'Europe centrale* [p. 30]  
François de Singly, *La famille, l'état des savoirs*  
Benjamin Stora, *La gangrène et l'oubli. La mémoire de la guerre d'Algérie* [p. 27]  
Nicolas Witkowski (dir.), *L'état des sciences et des techniques*

— 1992 —

- Anne-Marie Casteret, *L'affaire du sang*  
François Dosse, *Histoire du structuralisme. Tome 2.*  
*Le chant du cygne. 1967 à nos jours* [p. 29]  
Clifford Geertz, *Observer l'islam. Changements religieux au Maroc et en Indonésie*  
Fausto Giudice, *Arabicides. Une chronique française (1970-1991)*  
Nadine Heftrler, *Si tu t'en sors... Auschwitz, 1944-1945*  
Guy Martinière et Consuelo Varela (dir.), *L'état du monde en 1492* [p. 31]

— 1993 —

- Bernadette Bensaude-Vincent et Isabelle Stengers, *Histoire de la chimie*  
Mongo Beti, *La France contre l'Afrique. Retour au Cameroun*  
Alain Desrosières, *La politique des grands nombres. Histoire de la raison statistique*  
Nilüfer Göle, *Musulmanes et modernes. Voile et civilisation en Turquie*  
André L'Hénoret, *Le clou qui dépasse. Récit du Japon d'en bas*  
Simon Schaffer et Steven Shapin, *Léviathan et la pompe à air. Hobbes et Boyle entre science et politique*

— 1994 —

- Ali Abderraziq, *L'islam et les fondements du pouvoir*  
Paul Bairoch, *Mythes et paradoxes de l'histoire économique*  
Yves Benot, *Massacres coloniaux. 1944-1950, la IV<sup>e</sup> République et la mise au pas des colonies françaises*  
François Burgat, *L'islamisme en face*  
Denis Duclos, *Le complexe du loup-garou. La fascination de la violence dans la culture américaine*  
Henri Leclerc, *Un combat pour la justice*  
Pierre Lévy, *L'intelligence collective. Pour une anthropologie du cyberspace*  
Reporters sans frontières, *Le drame algérien. Un peuple en otage*

François-Xavier Verschave, *Complicité de génocide? La politique de la France au Rwanda*

— 1995 —

Raymond Avriillier et Philippe Descamps, *Le système Carignon*  
Philippe Breton, *L'utopie de la communication*  
Françoise Gaspard et Farhad Khosrokhavar, *Le foulard et la République*  
Jean Guisnel, *Guerres dans le cyberspace*  
Ahmed Manaï, *Supplice tunisien. Le jardin secret du général Ben Ali*  
Georges Passelecq et Bernard Suchecky, *L'encyclique cachée de Pie XI. Une occasion manquée de l'Église face à l'antisémitisme*  
Bertrand Schwartz, *Moderniser sans exclure*

— 1996 —

Mumia Abu-Jamal, *En direct du couloir de la mort* [p. 34]  
Benedict Anderson, *L'imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*  
Adam Czerniakow, *Carnets du ghetto de Varsovie*  
Jacques Le Goff, *Une vie pour l'histoire*  
Jean-Pierre Le Goff, *Les illusions du management. Pour un retour du bon sens* [p. 33]  
Roger Lenglet, *L'affaire de l'amiante*  
Jeremy Rifkin, *La fin du travail* [p. 32]  
Isabelle Stengers, *Cosmopolitiques* (sept tomes)

— 1997 —

Michel Beaud, *Le basculement du monde. De la Terre, des hommes et du capitalisme*  
Philippe Breton, *La parole manipulée*  
Jean-Michel Chaumont, *La concurrence des victimes. Génocide, identité, reconnaissance*  
Georges Corm, *Le Proche-Orient éclaté II. Mirages de paix et blocages identitaires (1990-1996)*  
François Dosse, *Paul Ricœur. Les sens d'une vie*  
Didier Fassin, Alain Morice et Catherine Quiminal (dir.), *Les lois de l'inhospitalité. Les politiques de l'immigration à l'épreuve des sans-papiers*

— 1998 —

Miguel Benasayag, *Le mythe de l'individu*  
Daniel Cohn-Bendit, *Une envie de politique*  
Mike Davis, *City of quartz. Los Angeles, capitale du futur* [p. 36]  
Marie-France Hirigoyen, *Le harcèlement moral. La violence perverse au quotidien* [p. 35]  
Paul R. Krugman, *La mondialisation n'est pas coupable*  
Jean-Pierre Le Goff, *Mai 68, l'héritage impossible*

Gérard Mendel, *L'acte est une aventure. Du sujet métaphysique au sujet de l'actepouvoir*

— 1999 —

André Aschieri, *La France toxique. Santé-environnement : les risques cachés*  
Florence Aubenas et Miguel Benasayag, *La fabrication de l'information. Les journalistes et l'idéologie de la communication*  
Nicolas Beau et Jean-Pierre Tuquoi, *Notre ami Ben Ali* [p. 38]  
Mary Douglas, *Comment pensent les institutions*  
Jean Guisnel, *Libération, la biographie*  
Jean-Pierre Le Goff, *La barbarie douce. La modernisation aveugle des entreprises et de l'école*  
Armand Mattelart, *Histoire de l'utopie planétaire* [p. 39]  
Daniel Mermet, *Là-bas si j'y suis. Carnets de route*  
Amartya Sen, *L'économie est une science morale*

— 2000 —

Taufik Ben Brik, *Une si douce dictature. Chroniques tunisiennes 1991-2000*  
José Bové et François Dufour, *Le monde n'est pas une marchandise*  
Philippe Breton, *Le culte de l'Internet. Une menace pour le lien social?*  
Alain Corbin, *Historien du sensible*  
Serge Cordellier (dir.), *Dictionnaire historique et géopolitique du xx<sup>e</sup> siècle*  
Jeremy Rifkin, *L'âge de l'accès. La révolution de la nouvelle économie*  
Nesroulah Yous, *Qui a tué à Bentalha? Algérie : chronique d'un massacre annoncé*

— 2001 —

Sophie Bessis, *L'Occident et les autres. Histoire d'une suprématie*  
Marwan Bishara, *Palestine/Israël, la paix ou l'apartheid*  
Alain Caillé, Christian Lazzeri et Michel Senellart (dir.), *Histoire raisonnée de la philosophie morale et politique* (deux tomes)  
Patrice Flichy, *L'imaginaire d'Internet*  
Ian Hacking, *Entre science et réalité. La construction sociale de quoi?*  
Mohammed Harbi, *Une vie debout. Mémoires politiques, tome 1, 1945-1962*  
Laurent Mucchielli, *Violences et insécurité. Fantômes et réalités dans le débat français*  
Habib Souaïdia, *La sale guerre. Le témoignage d'un ancien officier des forces spéciales de l'armée algérienne* [p. 40]  
Sylvie Thénault, *Une drôle de justice. Les magistrats dans la guerre d'Algérie*

— 2002 —

Nicolas Bancel, Pascal Blanchard, Gilles Boëtsch, Éric Deroo et Sandrine Lemaire (dir.), *Zoos humains. De la Vénus hottentote aux reality shows* [p. 43]  
Stéphane Beaud, *80 % au bac... et après? Les enfants de la démocratisation scolaire*

Georges Corm, **Orient-Occident, la fracture imaginaire** [p. 41]

Alain Joxe, *L'empire du chaos. Les Républiques face à la domination américaine dans l'après-guerre froide*

Daniel Koehl, *Révolte à perpétuité*

Michael Moore, *Mike contre-attaque!*

John Rawls, *Leçons sur l'histoire de la philosophie*

Annie Rey-Goldzeiguer, *Aux origines de la guerre d'Algérie. 1940-1945, de Mers-el-Kébir aux massacres du Nord-Constantinois*

— 2003 —

Comité Tchétchénie, *Tchétchénie, dix clés pour comprendre*

François Cusset, **French Theory. Foucault, Derrida, Deleuze & C<sup>e</sup> et les mutations de la vie intellectuelle aux États-Unis** [p. 44]

Mike Davis, *Génocides tropicaux. Catastrophes naturelles et famines coloniales. Aux origines du sous-développement*

Vincent Geisser, *La nouvelle islamophobie*

Christian Laval, *L'école n'est pas une entreprise. Le néolibéralisme à l'assaut de l'enseignement public*

Pascal Ménoret, *L'énigme saoudienne. Les Saoudiens et le monde, 1744-2003*

Philippe Pignarre, **Le grand secret de l'industrie pharmaceutique** [p. 45]

— 2004 —

Lounis Aggoun et Jean-Baptiste Rivoire, **Françalgérie. Crimes et mensonges d'États** [p. 51]

Younes Amrani et Stéphane Beaud, **Pays de malheur! Un jeune de cité écrit à un sociologue** [p. 48]

Jean-Jacques Becker et Gilles Candar (dir.), **Histoire des gauches en France** (deux tomes) [p. 49]

Bernard Lahire, **La culture des individus. Dissonances culturelles et distinction de soi** [p. 47]

Jade Lindgaard et Xavier de La Porte, *Le B.A. BA du BHL. Enquête sur le plus grand intellectuel français*

Toni Negri et Michaël Hardt, *Multitude. Guerre et démocratie à l'âge de l'empire*

Marie-Monique Robin, *Escadrons de la mort, l'école française*

Timothy Tackett, *Le roi s'enfuit. Varennes et l'origine de la Terreur*

Idith Zertal, *La nation et la mort. La Shoah dans le discours et la politique d'Israël*

— 2005 —

Patrick Artus et Marie-Paule Virard, *Le capitalisme est en train de s'autodétruire*

Nicolas Bancel, Pascal Blanchard et Sandrine Lemaire (dir.), **La fracture coloniale. La société française au prisme de l'héritage colonial** [p. 52]

Judith Butler, **Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité** [p. 53]

Sylvain Cypel, *Les emmurés. La société israélienne dans l'impasse*  
Thomas Deltombe, *L'Islam imaginaire. La construction médiatique de l'islamophobie en France, 1975-2005*  
Robert Fisk, *La grande guerre pour la civilisation. L'Occident à la conquête du Moyen-Orient (1979-2005)* [p. 55]  
Nancy Fraser, *Qu'est-ce que la justice sociale ? Reconnaissance et distribution*  
Philippe Pignarre et Isabelle Stengers, *La sorcellerie capitaliste. Pratiques de désenvoûtement*  
Michel Samson et Michel Peraldi, *Gouverner Marseille. Enquête sur les mondes politiques marseillais*  
Michel Terestschenko, *Un si fragile vernis d'humanité. Banalité du mal, banalité du bien* [p. 56]

— 2006 —

Stéphane Beaud, Joseph Confavreux et Jade Lindgaard (dir.),  
*La France invisible* [p. 57]  
François Cusset, *La décennie. Le grand cauchemar des années 1980*  
Elsa Dorlin, *La matrice de la race. Généalogie sexuelle et coloniale de la nation française* [p. 60]  
Shirin Ebadi, *Iranienne et libre. Mon combat pour la justice*  
Roger Faligot et Jean Guisnel (dir.), *Histoire secrète de la V<sup>e</sup> République* [p. 58]  
Didier Fassin, *Quand les corps se souviennent. Expériences et politiques du sida en Afrique du Sud*  
Béatrice Hibou, *La force de l'obéissance. Économie politique de la répression en Tunisie*  
Axel Honneth, *La société du mépris. Vers une nouvelle théorie critique*  
Loïc Wacquant, *Parias urbains. Ghettos, banlieues, État*

— 2007 —

Miguel Benasayag et Angélique del Rey, *Éloge du conflit* [p. 64]  
Edward Bernays, *Propaganda. Comment manipuler l'opinion en démocratie* [p. 62]  
François Dosse, Gilles Deleuze et Félix Guattari. *Biographie croisée*  
John Mearsheimer et Stephen M. Walt, *Le lobby pro-israélien et la politique étrangère américaine* [p. 63]  
Bruno Parmentier, *Nourrir l'humanité. Les grands problèmes de l'agriculture mondiale au XXI<sup>e</sup> siècle*  
Marc Saint-Upéry, *Le rêve de Bolivar. Le défi des gauches sud-américaines*  
Christian Salmon, *Storytelling. La machine à fabriquer des histoires et à formater les esprits* [p. 61]  
David Servenay et Gabriel Périès, *Une guerre noire. Enquête sur les origines du génocide rwandais (1959-1994)*  
Christiane Taubira, *Rendez-vous avec la République*

— 2008 —

- Philippe Artières** et **Michelle Zancarini-Fournel** (dir.), 68, une histoire collective (1962-1981)
- Serge Audier**, *La pensée anti-68. Essai sur les origines d'une restauration intellectuelle*
- Marie-Hélène Bacqué** et **Lamence Madzou**, *J'étais un chef de gang*
- Nathalie Bajos** et **Michel Bozon** (dir.), *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*
- Didier Bigo**, **Laurent Bonelli** et **Thomas Deltombe** (dir.), *Au nom du 11 septembre... Les démocraties à l'épreuve de l'antiterrorisme*
- Nicolas Jounin**, *Chantier interdit au public. Enquête parmi les travailleurs du bâtiment* [p. 67]
- Adame Ba Konaré** (dir.), *Petit précis de remise à niveau sur l'histoire africaine à l'usage du président Sarkozy* [p. 68]
- Alex McLean**, *Over. Visions aériennes de l'American Way of Life*
- Michèle Riot-Sarcey** et **Maurizio Gribaudi**, *1848 : la révolution oubliée*
- Marie-Monique Robin**, *Le monde selon Monsanto. De la dioxine aux OGM, une multinationale qui vous veut du bien* [p. 66]

— 2009 —

- Norbert Alter**, *Donner et prendre. La coopération en entreprise*
- Nicolas Beau** et **Catherine Graciet**, *La régente de Carthage. Main basse sur la Tunisie*
- Benoît Collombat** et **David Servenay** (dir.), *Histoire secrète du patronat de 1945 à nos jours*
- Georges Corm**, *L'Europe et le mythe de l'Occident. La construction d'une histoire*
- Pierre Dardot** et **Christian Laval**, *La nouvelle raison du monde. Essai sur la société néolibérale* [p. 70]
- Bertrand Meheust**, *La politique de l'oxymore. Comment ceux qui nous gouvernent nous masquent la réalité du monde*
- Jean-Pierre Peyroulou**, *Guelma, 1945. Une subversion française dans l'Algérie coloniale*
- Mathieu Rigouste**, *L'ennemi intérieur. La généalogie coloniale et militaire de l'ordre sécuritaire dans la France contemporaine*
- Yuri Slezkine**, *Le siècle juif*

— 2010 —

- Yves Clot**, *Le travail à cœur. Pour en finir avec les risques psychosociaux*
- Georges Corm**, *Le nouveau gouvernement du monde. Idéologies, structures, contre-pouvoirs*
- Matthew B. Crawford**, *Éloge du carburateur. Essai sur le sens et la valeur du travail* [p. 75]
- André Guichaoua**, *Rwanda : de la guerre au génocide. Les politiques criminelles au Rwanda (1990-1994)*

Sandra Laugier et Albert Ogien, *Pourquoi désobéir en démocratie?*  
Achille Mbembe, *Sortir de la grande nuit. Essai sur l'Afrique décolonisée*  
Monique Pinçon-Charlot et Michel Pinçon, *Le président des riches* [p. 72]  
Hartmut Rosa, *Accélération. Une critique sociale du temps* [p. 74]  
Isabelle Stengers, *Au temps des catastrophes* [p. 71]

— 2011 —

Pascal Blanchard *et alii*, *La France noire. Trois siècles de présences des Afriques, des Caraïbes, de l'océan indien et d'Océanie*  
Thomas Deltombe, Manuel Domergue et Jacob Tatsitsa, *Kamerun! Une guerre cachée aux origines de la Françafrique, 1948-1971*  
Frantz Fanon, *Oeuvres* [p. 76]  
Isabelle Fremeaux et John Jordan, *Les sentiers de l'utopie (un livre-film)*  
Chris Harman, *Une histoire populaire de l'humanité*  
David Macey, *Frantz Fanon, une vie*  
Michaël Moreau et Aurore Gorius, *Les gourous de la com'. Trente ans de manipulations politiques et économiques*  
Jean-Baptiste Rivoire, *Le crime de Tibhirine*  
Marie-Monique Robin, *Notre poison quotidien*

— 2012 —

Paul Ariès, *Le socialisme gourmand. Le Bien-vivre, un nouveau projet politique*  
Abderrahmane Bouchène, Jean-Pierre Peyroulou, Ouanassa Siari Tengour et Sylvie Thénault (dir.), *Histoire de l'Algérie à la période coloniale (1830-1962)*  
Mona Chollet, *Beauté fatale. Les nouveaux visages d'une aliénation féminine* [p. 77]  
Éric Fassin, *Démocratie précaire. Chroniques de la déraison d'État*  
Abdellali Hajjat, *Les frontières de l'« identité nationale ». L'injonction à l'assimilation en France métropolitaine et coloniale*  
Bruno Latour, *Enquête sur les modes d'existence. Une anthropologie des Modernes*  
Tania Rakhmatova, *Au cœur du pouvoir russe. Enquête sur l'empire Poutine*



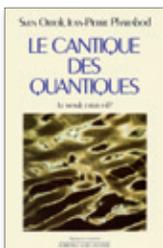
## Le cantique des quantiques

Le monde existe-t-il ?

Sven Ortoli et Jean-Pierre Pharabod

1984

Sciences et société



Élaborée depuis le début du  $xx^e$  siècle, grâce au travail de quelques physiciens de génie, la mécanique quantique a des implications philosophiques d'une importance sans précédent dans l'histoire de l'humanité, qui nous obligent à considérer sous un jour nouveau les interrogations métaphysiques les plus traditionnelles.

Pour comprendre ces enjeux, les auteurs de ce livre – devenu un classique depuis sa parution en 1984 – brossent l'histoire de l'élaboration de la théorie quantique et en exposent les principes fondamentaux. Ils le font en termes simples et sans recours aux mathématiques, grâce à des images insolites et des explications à la portée de tous.

Et, dans une postface inédite de 2007, ils expliquent les développements récents de la mécanique quantique, et en particulier la très étrange inversion de l'ordre du temps qu'impliquent les expériences « à choix retardé ».

“ L'idée que nous nous faisons du monde est souvent caduque. L'apparition de la mécanique quantique au début du siècle introduit un bouleversement comparable aux découvertes de Newton au  $xvii^e$  siècle. C'est non seulement la physique, mais aussi la métaphysique, qui allaient s'ouvrir à d'autres horizons, proches de l'imaginaire.

Pour bien comprendre toutes les incidences de la théorie quantique, il fallait un livre simple dans le ton et rigoureux dans la forme, ne serait-ce que pour endiguer le charlatanisme prospère de quelques scientifiques douteux. Aussi, l'ouvrage de Jean-Pierre Pharabod et Sven Ortoli constitue un événement.

Laurent Lemire - La Croix - 12 janvier 1985

**Sven Ortoli** est journaliste scientifique. Il est notamment l'auteur de *La baignoire d'Archimède* (avec N. Witkowski, Seuil, 1996) et *Tintin au pays des philosophes* (avec M. Serres, Philo Éditions, 2011).

**Jean-Pierre Pharabod**, ingénieur des télécommunications, a travaillé trente ans au Laboratoire de physique nucléaire des hautes énergies de l'École polytechnique. Il est notamment l'auteur de *Le rêve des physiciens* (avec B. Pire, Odile Jacob, 1993) et *AVNI, les armes volantes non identifiées* (Odile Jacob, 2000).

Ensemble, ils ont aussi publié *Métaphysique quantique* (La Découverte, 2011).

## Tête de Turc

Günter Wallraff

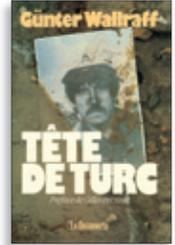
Traduit de l'allemand par Alain Brossat et Klaus Schuffels

Préface de Gilles Perrault

1986

Cahiers libres

Il s'appelle Ali Sinirlioglu, il est turc, travailleur immigré en République fédérale d'Allemagne. Ou, du moins, c'est ce qu'indiquent ses papiers d'identité... Car sous les dehors « typiques » du travailleur immigré (teint mat, chevelure et moustache noires, vêtements misérables et langage chaotique) se dissimule un génial metteur en scène : le journaliste Günter Wallraff, rendu célèbre en Allemagne par ses nombreux reportages « indésirables » en immersion, notamment son enquête explosive sur les pratiques indéfendables du journalisme à sensation du groupe de presse Springer. Pendant deux ans, Wallraff a vécu (survécu plutôt) comme un Turc, trimé comme un Turc, subi les brimades et les discriminations qui constituent le lot de nombre d'immigrés dans cette démocratie de bon renom qu'est la RFA. « Tout en bas » (*Ganz unten*), comme l'indique le titre original de ce reportage qui se lit comme un roman, ou encore « dans la plus noire des crasses », comme il ressort de chaque page de ce livre ou presque.



“ Le Günter Wallraff français n'existe pas. Il aurait l'éclat médiatique d'un Coluche, l'odeur de soufre d'un Cohn-Bendit, l'audience juvénile du Sartre d'après 68, le cortège de haine d'un Zola. Hasardeuses comparaisons pour tenter de définir un Wallraff qui n'est au bout du compte que Wallraff : l'un des cinq Allemands les plus célèbres depuis vingt ans pour le peuple des deux Allemagnes.

Son premier reportage racontait trois années de travail en usine. Puis, entamant une longue série de rôles à transformations, il fut tour à tour et pour les besoins de la cause indicateur des renseignements généraux de RFA ; fabricant de bombes au napalm tourmenté par l'usage qu'en faisaient les Américains au Viêt Nam et soucieux, en bon chrétien, d'obtenir le *bombarditur* de la hiérarchie catholique (il l'obtint haut la main) ; alcoolique dans un asile de fous ; conseiller ministériel chargé de vérifier si les grands trusts allemands avaient bien mis en place les milices armées clandestines capables de maintenir l'ordre en cas d'« évènements exceptionnels » (elles étaient presque toutes opérationnelles) ; financier d'extrême droite désireux de fournir au général Spinoza les moyens d'un putsch contre la jeune démocratie portugaise ; détenu politique à Athènes sous la dictature des colonels ; garçon de courses dans une grande compagnie allemande d'assurances ; journaliste clandestin au *Bild*, le fleuron du groupe Springer stigmatisé dans *L'Honneur perdu du Katharina Blum* par Heinrich Böll, qui fut le beau-père de Wallraff.

Chaque fois, scandale, campagne de presse, remue-ménage politique, procès en diffamation : le cirque Wallraff.

Cette fois, le bide semblait inévitable. Une enquête sur les conditions de vie des immigrés turcs en Allemagne de l'Ouest ne risquait guère d'enflammer l'opinion. Le *Bild*, dont Wallraff est la bête noire, pouvait dormir sur ses deux oreilles. La vente démarra dans les faubourgs ouvriers de la Ruhr. Aujourd'hui, quatre mois après la publication, les ventes en librairie atteignent deux millions d'exemplaires – record mondial de l'édition dans un pareil laps de temps. Une page dithyrambique dans la *Literatournaia Gazeta* et un grand article élogieux dans le *New York Times*. Vingt-deux traductions achevées ou en cours. Deux pièces de théâtre déjà tirées de l'ouvrage, ainsi qu'un spectacle satirique. Des centaines de meetings, conférences et débats. Un remuement d'opinion tel que l'Allemagne n'en avait pas connu depuis 1945, à l'exception peut-être de la polémique nationale ouverte par l'adoption de mesures extraordinaires contre le terrorisme. Un flot d'enquêtes ministérielles et judiciaires pour vérifier les assertions de l'ouvrage ; des opérations de police à travers le pays ; un arsenal de projets de lois ; et l'inévitable sillage de procès en diffamation. Wallraff plus Wallraff que jamais. [...]

Extrait de la préface de Gilles Perrault à l'édition française  
in *Le Nouvel Observateur* - 28 mars 1986

**Günter Wallraff** est journaliste, auteur d'enquêtes infiltrées, selon une méthode d'anonymat et d'incognito qu'il a patiemment mise en œuvre dès les années 1970 pour dénoncer nombre d'injustices sociales. Son livre *Le journaliste indésirable* a été publié en France chez F. Maspero en 1978. En 1986, *Tête de Turc* devient le plus gros succès jamais publié par La Découverte, qui a également publié deux ensembles d'enquêtes d'investigation, *La vérité comme une arme* (1989) et *Parmi les perdants du meilleur des mondes* (2010).

## Les assassins de la mémoire

« Un Eichmann de papier » et autres essais sur le révisionnisme

**Pierre Vidal-Naquet**

1987

Cahiers libres



« Face à un Eichmann réel, il fallait lutter par la force des armes et, au besoin, par les armes de la ruse. Face à un Eichmann de papier, il faut répondre par du papier. Nous sommes quelques-uns à l'avoir fait et nous le ferons encore. Ce faisant, nous ne nous plaçons pas sur le terrain où se situe notre ennemi. Nous ne le « discutons pas », nous démontons les mécanismes de ses mensonges et de ses faux, ce qui peut-être méthodologiquement utile aux jeunes générations. » Ces lignes, qu'écrivait en 1981 l'historien Pierre Vidal-Naquet, gardent toute leur actualité : Robert Faurisson et ceux qui nient avec lui la réalité du génocide hitlérien n'ont pas désarmé, et certains médias continuent à réserver un accueil surprenant à leurs thèses délirantes. Comprendre comment une telle

aberration a pu voir le jour est donc plus que jamais nécessaire. Tel est le but des essais réunis dans ce livre.

“ Bien qu'elle puisse paraître réduire l'objectif du grand théâtre du monde à une poignée d'hurluberlus révisionnistes à laquelle il avait déjà réglé son compte en une centaine de pages impeccables de 1980, ici reprises, bien qu'un des intérêts, à échelle microscopique, soit de montrer que la synergie du révisionnisme est venue de la collusion d'une fraction de l'ultra-gauche – la « secte » de Pierre Guillaume – avec des reliquats plus ou moins avoués de l'extrême droite antisémite, la portée de l'entreprise de Pierre Vidal-Naquet s'élargit à une belle leçon de méthode historique. Le propos de Pierre Vidal-Naquet, historien de l'Antiquité, n'est pas la traque positive des faits et documents. [...] L'historien n'a pas ici à se colleter avec des preuves, même s'il en connaît la force et la faiblesse, mais avec des mécanismes mentaux, avec les arguties et les paralogismes qui permettent de les contourner, de les subvertir, de les disqualifier et d'en brouiller l'effet. D'un côté, les contemporains de l'Holocauste n'ont voulu croire que ce qu'ils ont fini par croire. De l'autre, ses actuels négateurs sont bien décidés à ne voir que ce qu'ils veulent croire.

[...] C'est un concentré de mauvaise foi à l'état pur, dont Vidal-Naquet dissout magistralement les ingrédients, d'autant plus sournois et pervers qu'elle prétend s'appuyer sur le criticisme historique et se parer de ses vertus démystificatrices.

Admirable Vidal-Naquet ! S'il n'existait pas, il faudrait l'inventer, et l'on aurait du mal. Non pas seulement parce qu'il a eu le courage de s'infliger le décortilage éprouvant d'une littérature plutôt décourageante. Non pas seulement parce que, en ce passage grinçant que nous vivons de la mémoire l'Histoire, il est, en sa personne, le lien vivant entre la fidélité au vécu et la critique de l'apparis. Mais parce que, en ces temps de trouble où l'Histoire, surtout la plus neuve, court le risque de perdre sa vertu dans son flirt avec la fiction, il a conservé, chevillé au corps, le sens exact du réel. Et le culte rare, intransigeant, de la complexe et pourtant simple vérité.

Pierre Nora - Le Point - 30 novembre 1987

**Pierre Vidal-Naquet** (1930-2006), historien, a été directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS) et directeur du Centre Louis-Gernet, fondé par Jean-Pierre Vernant. Il est l'auteur de nombreux ouvrages sur la Grèce ancienne et sur l'histoire contemporaine.

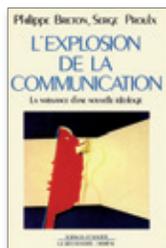
## L'explosion de la communication

Introduction aux théories et aux pratiques de la communication

Philippe Breton et Serge Proulx

1989

Sciences et société  
Coédition Le Boréal



S'appuyant sur une histoire des techniques de communication depuis la préhistoire et l'Antiquité jusqu'aux outils les plus récents, ce livre fournit les points de repères essentiels pour comprendre et décrypter la « culture de la communication » qui marque le nouveau siècle. De façon claire et synthétique, avec de nombreux exemples, ses auteurs font le point des grands débats sur le sujet, proposent une cartographie des grandes théories dans le champ de la communication et analysent les compétences communicationnelles nécessaires dans le monde d'aujourd'hui, jusqu'aux évolutions récentes survenues dans le monde de la communication : irruption des réseaux sociaux et des nouveaux usages du Web, retour de la propagande et de la manipulation, nouvelles idéologies (y compris les grandes avancées théoriques permettant de mieux comprendre ces mutations).

“ Le concept de communication est en passe de devenir, dans nos sociétés contemporaines, le sésame capable d'ouvrir un grand nombre de portes du champ de la connaissance. [...]

Après le triomphe de la « société de consommation », nous serions entrés dans la société de « communication », symbolisée par les expressions d'« homme interactif », de « transparence sociale », de « réseaux communicationnels ». Philippe Breton et Serge Proulx tentent de déceler l'origine de cette nouvelle idéologie et de comprendre les raisons de son succès. Ils en repèrent l'émergence autour des années 1940. [...] L'idée d'une réponse technique à la menace de désagrégation commence à voir le jour, sous l'impulsion de Norbert Wiener et de ses disciples notamment, conçue comme une alternative à la barbarie. Ultime recours face à l'éclatement, l'idéologie de la communication plaide en faveur d'une nouvelle société, fondée sur l'absence de rigidité, les vertus de la circulation et la transparence de l'information. C'est une idéologie sans victime, puisque l'ennemi « n'est plus un homme, mais une entité diabolique » : le déficit d'organisation.

Dans ce contexte, l'analyse que proposent Philippe Breton et Serge Proulx des progrès des médias, des télécommunications et de l'électronique – tout comme celle de leurs enjeux idéologiques, économiques ou géopolitiques – prend toute sa valeur (la percée de l'ordinateur et le développement des méthodes de calcul y sont soigneusement retracés). Cette approche les conduit à dresser une sorte de cartographie des territoires de la communication et à mesurer, par exemple, l'importance croissante du phénomène publicitaire, l'influence de la télévision, les usages des médias. [...] La problématique axée autour des changements psychologiques individuels provoqués par l'action des médias a cédé la place à une interrogation sur le rôle actif du récepteur des messages et sur le poids véritable du contexte sociopolitique dans lequel s'insère la communication. Et les deux sociologues

posent, pour finir, la question cruciale : « *Les usages médiatiques de la société de demain pourront-ils [...] nous permettre de retrouver des possibilités accrues de création et d'autonomie ?* »

Rémy Rieffel - Le Monde - 25 mai 1989

**Philippe Breton**, docteur d'État en sciences de l'information et de la communication, est professeur à l'université de Strasbourg au Centre universitaire d'enseignement du journalisme. Il est notamment l'auteur, à La Découverte, de *Éloge de la parole* (2003), *Argumenter en situation difficile* (2004) et *Convaincre sans manipuler* (2008).

**Serge Proulx**, docteur en sociologie, est professeur à l'École des médias de l'université du Québec à Montréal, professeur associé à Télécom ParisTech et directeur du Groupe de recherche et observatoire des usages et cultures médiatiques (GRM). Ses derniers ouvrages publiés en collaboration sont : *Web social. Mutation de la communication* (Presses de l'université du Québec, 2010), *Usages et enjeux des technologies de communication* (Érès, 2011) et *Connexions. Communication numérique et lien social* (P.U. de Namur, 2012).

## La gangrène et l'oubli

La mémoire de la guerre d'Algérie

**Benjamin Stora**

1991

Cahiers libres

De 1954 à 1962, quelque deux millions de Français ont fait la guerre aux Algériens. Cette « guerre sans nom » reste une page blanche de l'histoire nationale. Et le refoulement de sa mémoire continue à ronger comme une gangrène les fondements même de la société française. De l'autre côté de la Méditerranée, un refoulement symétrique mine la société algérienne : la négation par l'histoire officielle de pans entiers de la guerre de libération n'est pas pour rien dans la guerre civile qui déchire le pays depuis 1992. Pour comprendre les causes de cette double occultation, Benjamin Stora tente d'éclairer les mécanismes de fabrication de l'oubli, en France comme en Algérie.



“ La parenthèse de la guerre d'Algérie ne sera pas refermée tant que la réalité de ces années de larme et de sang continuera d'être travestie. En France, le remords se mêle au ressentiment pour taire ce qui fut. Une guerre civile a eu lieu, dont l'armistice n'est pas en vue. Il faudrait pour cela s'accorder sur une interprétation commune des événements. En Algérie, un gouvernement chancelant entretient une vision arrangée de l'Histoire sur laquelle il a fondé trente ans durant sa légitimité. L'oubli a les mêmes conséquences des deux côtés de la Méditerranée. À force d'être niée, la réalité resurgit à intervalle régulier avec la violence des eaux dormantes. Des révoltes de fils de harkis à la désagrégation du

FLN, c'est la même onde de choc, celle des années 1954-1962, qui continue de se propager. Sans la mémoire de ces années là, de tels événements sont indéchiffrables. Et, par conséquent sans remède. Si les Français se sont accordés tant bien que mal sur une vision commune de la période 1939-1945, l'histoire de leurs « années algériennes » reste à écrire par eux, c'est-à-dire à exorciser. C'est à quoi s'emploie Benjamin Stora avec ce livre, où il s'efforce d'éclairer les mécanismes de « fabrication de l'oubli ».

L'originalité de cette démarche est d'embrasser d'un même regard une histoire à deux faces, la française et l'algérienne, sur une période longue, qui va des prémices de la guerre d'Algérie à aujourd'hui. Cette vision grand angle montre que les ressorts de l'occultation se sont mis en place dès l'origine du conflit... [...]

Comme le suggère son titre, cet essai prévient qu'en politique l'oubli peut gangrener le corps social. L'actualité, sur les deux rives de la Méditerranée, le rappelle surabondamment.

Bertrand Le Gendre - Le Monde - 6 décembre 1991

**Benjamin Stora** est professeur d'histoire du Maghreb contemporain à l'INALCO et à l'université Paris-13. Il est notamment l'auteur, aux Éditions La Découverte, de *Histoire de l'Algérie coloniale 1830-1954* (coll. « Repères »), d'*Histoire de la guerre d'Algérie 1954-1962* (coll. « Repères », nouvelle édition 2004) ainsi que de très nombreux livres.

## Nous n'avons jamais été modernes

Essai d'anthropologie symétrique

**Bruno Latour**

1991

Armillaire



Pollution des rivières, embryons congelés, virus du sida, trou d'ozone, robots à capteurs... Comment comprendre ces « objets » étranges qui envahissent notre monde ? Relèvent-ils de la nature ou de la culture ? Jusqu'ici, les choses étaient simples : aux scientifiques la gestion de la nature, aux politiques celle de la société. Mais ce traditionnel partage des tâches est impuissant à rendre compte de la prolifération des « hybrides ». D'où le sentiment d'effroi qu'ils procurent, et que ne parviennent pas à apaiser les philosophes contemporains. Et si nous avons fait fausse route ? En fait, notre société « moderne » n'a jamais fonctionné conformément au grand partage qui fonde son système de représentation du monde : celui qui oppose radicalement la nature d'un côté, la culture de l'autre. Dans la pratique, les modernes n'ont cessé de créer des objets hybrides, qui relèvent de l'une comme de l'autre, et qu'ils se refusent à penser. Nous n'avons donc jamais été vraiment modernes, et c'est ce paradigme fondateur qu'il nous faut remettre en cause aujourd'hui pour comprendre notre monde.

“ Après les antimodernes et les postmodernes, viennent ceux qui déclarent benoîtement que « Nous n’avons jamais été modernes ». Bruno Latour en a fait le titre d’un livre dans lequel il soumet à un nouveau doute radical nos évidences les plus plates sur cette ère à laquelle nous croyons encore appartenir.

Il est rare qu’un livre porte un titre négatif. Faussement lapidaire, celui-ci propose une réforme de notre entendement et annonce une entreprise monumentale. Il se présente comme un manifeste pour une « sociologie des sciences » aux contours rigoureux : un nouveau type de savoir, une nouvelle forme de lucidité sur ce composé jusqu’ici incongru de nature et de culture, qui est pourtant la matière la plus sensible du monde.

La sociologie des sciences a d’ores et déjà ses écoles américaine et anglaise, dont Bruno Latour et Michel Callon ont introduit les travaux en France (*La science telle qu’elle se fait*, la Découverte, 1991). Bruno Latour saisit l’occasion ici de mieux la faire connaître. Elle met fin au partage entre épistémologie et sociologie qui a hanté la philosophie moderne française jusqu’à Canguilhem et Lévi-Strauss. S’il n’est pas question de dépasser la modernité, il s’agit donc bien, en dernière instance, d’en finir avec une certaine tradition.

[...] En attendant, Bruno Latour nous offre une réflexion inattendue sur nos savoirs qui en renouvelle les charmes.

Marc Ragon - Libération - 20 février 1992

**Bruno Latour**, philosophe et sociologue des sciences, est professeur à Sciences-Po Paris. Il a écrit de nombreux ouvrages et articles sur l’anthropologie du monde moderne. La plupart de ses ouvrages en français ont été publiés à La Découverte, dont *La vie de laboratoire* (avec S. Woolgar, 1996) *Changer de société. Refaire de la sociologie* (2006), *Petites Leçons de sociologie des sciences* (2007) et *Enquête sur les modes d’existence* (2012).

## Histoire du structuralisme

Tome 1. Le champ du signe. 1945-1966

Tome 2. Le chant du cygne. 1967 à nos jours

**François Dosse**

1991 - 1992

Textes à l’appui

La grande période structuraliste, qui prend son essor après la Seconde Guerre mondiale, fut celle des maîtres-penseurs. Elle a instauré un nouveau regard posé sur une modernité désenchantée en privilégiant à la fois le caractère inconscient des phénomènes sociaux et le signe aux dépens du sens. De Claude Lévi-Strauss et Roman Jakobson à Michel Foucault, de Louis Althusser et Georges Dumézil à Roland Barthes, en passant par Jacques Lacan ou Jacques Derrida, François Dosse en retrace ici les enjeux théoriques, institutionnels et existentiels.

Il distingue deux grandes périodes : celle de la montée vers cette apogée que fut l’année 1966, objet de ce premier tome, et celle du déclin, à partir de 1967,





dans le second. Mais cette histoire n'est pas celle d'idées désincarnées. Elle est l'histoire de toute une génération intellectuelle, dont l'auteur a recueilli les témoignages en interrogeant plus d'une centaine d'acteurs des diverses disciplines des sciences humaines.

Ce passionnant voyage au cœur du structuralisme permet de suivre les cheminements intellectuels des grandes figures de l'époque – et de leurs nombreux disciples.

“ Voici réédité un livre précieux pour comprendre la vie intellectuelle française de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Au sortir de la guerre, du côté des idées, la figure existentialiste du sujet engagé dans le tumulte de l'histoire s'épuise et laisse germer un nouveau paradigme : le structuralisme.

Explorant l'inconscient en deçà des intentions et des déclarations, scrutant la permanence du signe par-delà la variation du sens, il a pour « maîtres-penseurs » Lévi-Strauss, Foucault, Lacan, Barthes, Althusser.

Vingt ans après la première parution de cette histoire délibérément abordée comme « combinatoire du concepts et de chairs », François Dosse revient dans une postface inédite sur les critiques qu'avait suscité sa démarche à l'époque et réaffirmé la nécessité pour bien saisir le structuralisme, d'en faire dialoguer les œuvres et les événements ; autrement dit, de s'engager dans son dépassement. Un ouvrage dense et vivant.

Laurent Etre - L'Humanité - 12 octobre 2012

**François Dosse**, historien, professeur des universités, a notamment publié à La Découverte, *L'Histoire en miettes : des Annales à la « nouvelle histoire »* (1987), *Paul Ricœur, les sens d'une vie* (1997-2001), *Michel de Certeau. Le marcheur blessé* (2002) ou encore *Gilles Deleuze et Félix Guattari. Biographie croisée* (2007).

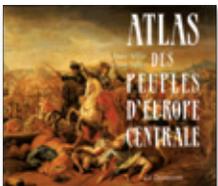
## Atlas des peuples d'Europe centrale

**Jean Sellier** et **André Sellier**

Cartographie par Anne Le Fur

1991

Atlas



Une mise en perspective s'impose pour comprendre l'origine et le destin des vingt peuples qui composent cette partie du Vieux Continent. La cinquième édition de l'*Atlas des peuples d'Europe centrale*, entièrement refondue, dénoue une histoire millénaire et apporte un éclairage indispensable à la compréhension des événements les plus récents et des conflits irrésolus.

“ Une première édition de cet atlas était parue en 1991. On se souvient de l'avoir feuilleté, tant et tant de fois, toujours avec un égal plaisir, apprenant à chaque fois quelque chose

de nouveau. À l'époque, ce livre arrivait à pic pour permettre de comprendre le réveil de cette Europe centrale, si mal connue et en plein bouillonnement. Plus de quinze ans plus tard, dix pays de cette région sont entrés dans l'Union européenne. D'autres, comme l'Ukraine, ont fait une révolution, pris leurs distances avec la Russie et frappent à la porte de l'Union. La Yougoslavie a fini de se décomposer. Cette nouvelle édition incorpore tous ces changements intervenus dans l'histoire récente. Un chapitre de synthèse, au début, permet d'avoir une vision claire de l'histoire des grands empires européens. Les murs ont été repeints, le toit refait, et le bonheur n'en est que plus grand à poursuivre la visite de notre « maison commune » européenne à travers les pages de cet atlas.

Alain Guillemoles - La Croix - 28 janvier 2008

**Jean Sellier** est géographe et historien. Il est l'auteur de *l'Atlas des peuples d'Asie*, de *l'Atlas des peuples d'Asie méridionale et orientale*, de *l'Atlas des peuples d'Afrique*, ainsi que de *l'Atlas historique des provinces et régions de France*. Et avec **André Sellier**, son père (ancien professeur d'histoire et ancien diplomate) de *l'Atlas des peuples d'Europe occidentale* et de *l'Atlas des peuples d'Orient*.

## L'état du monde en 1492

Sous la direction de **Guy Martinière** et **Consuelo Varela**

1992

L'état du monde

Quel est l'état du monde au moment où Christophe Colomb va découvrir l'Amérique ? Quelles en sont les principales civilisations avant leur entrée en contact et l'affirmation de la prépondérance européenne ? C'est à un voyage dans les cultures du monde au tournant des xv<sup>e</sup> et xvi<sup>e</sup> siècles qu'invitent les auteurs : péninsule indienne et Insulinde, Extrême-Orient, pays d'Islam, Europe, Afrique noire, Amérique, Océanie...

“ Pourquoi enfermer dans une histoire ibéro-centrique un événement qui a bouleversé l'ordre du monde ? Pour célébrer à sa manière l'exploit de Christophe Colomb, l'impressionnante armada de spécialistes (sous direction franco-espagnole) rassemblée par les Éditions La Découverte a voulu ouvrir toutes les grandes fenêtres de l'Histoire du monde, ou plutôt sur les mondes séparés que les découvertes de l'Amiral vont brutalement réunir. Conçu comme un inventaire encyclopédique à multiples entrées, le livre nous propose un voyage fort dépaysant à travers l'année 1492, à la rencontre d'une multitude de sociétés qui se prenaient toutes pour le nombril du monde en oubliant les autres.

André Burguière - Le Nouvel Observateur - 5 mars 1992

**Guy Martinière** est professeur d'histoire à l'Université de La Rochelle, qu'il a contribué à créer en 1993. Il a travaillé sur l'histoire du Brésil sous la direction de Frédéric Mauro



et enseigné à l'Université de Grenoble. **Consuelo Varela** est historienne, spécialiste des études hispano-américaines, qu'elle enseigne à Séville.

## La fin du travail

**Jeremy Rifkin**

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Pierre Rouve

Préface de Michel Rocard. Postface d'Alain Caillé

1996

Cahiers libres



Dans ce livre remarquablement informé, devenu un best-seller aux États-Unis, Jeremy Rifkin présente d'abord un constat : nous sommes entrés dans une nouvelle phase de l'histoire qui se caractérise par le déclin inexorable de l'emploi. Le monde, explique l'auteur, est en train de se polariser dangereusement : d'un côté, une élite de gestionnaires, de chercheurs et de manipulateurs d'information surqualifiés ; de l'autre, une majorité de travailleurs précaires. Il est selon lui urgent de nous préparer à une économie qui supprime l'emploi de masse dans la production et la distribution et d'agir dans deux directions : la réduction du temps de travail et le développement du « troisième secteur »

“ Dans la pertinente préface qu'il a écrite pour l'essai de Jeremy Rifkin, Michel Rocard affirme que l'importance de ce livre « ne tient guère à son sujet – que les machines détruisent des emplois n'est pas une chose nouvelle – mais à l'affirmation de multiples fois rappelée et étayée que le mouvement est en voie d'amplification rapide et aboutit à la disparition pure et simple de l'essentiel du travail productif tel qu'il est aujourd'hui institué ». [...]

Mutation, sans doute. Voilà le meilleur terme pour qualifier le processus historique de la troisième révolution industrielle, amorcé à la fin de la Seconde Guerre mondiale, aujourd'hui en plein développement. Si l'analyse de Rifkin est correcte – et elle l'est pour l'essentiel – dit Michel Rocard, « l'humanité sera confrontée, dans les quelques décennies qui viennent, à un défi d'une ampleur telle qu'elle n'en a jamais connu dans le passé ».

Comment distribuer, en effet, dans l'actuel système social du capitalisme libéral-marchand, à une majorité de la population sans travail, des revenus suffisants, alors que la production automatisée fournira de plus en plus d'objets et de services qui lui seront de moins en moins accessibles ? [...]

C'est donc une vision d'ensemble de la destruction du travail productif traditionnel par la révolution technologique – vision étayée par une documentation extrêmement riche et significative – qui donne à l'essai de Jeremy Rifkin, une importance particulière (félicitations en passant aux Éditions La Découverte. Il y a un an seulement que ce livre a été publié aux États-Unis : promptitude et clairvoyance peu habituelles dans l'édition française !). [...]

Il est impossible d'épuiser, ni même d'aborder sérieusement en si peu d'espace la richesse thématique de cet essai, d'en analyser les conséquences pour une vision lucide de l'avenir

de nos sociétés. Il me suffit pour aujourd'hui d'inciter le curieux ou inquiet lecteur, mon semblable, mon frère, à lire *La Fin du travail*.

Jorge Sempurín - Le Journal du dimanche - 13 octobre 1996

**Jeremy Rifkin**, président de la Foundation on Economic Trends à Washington, est l'auteur (à La Découverte) du *Siècle biotech*, de *L'Économie hydrogène*, ainsi que du *Rêve américain* (Fayard, 2005) et de *La troisième révolution industrielle* (Les Liens qui libèrent, 2012), qui ont tous rencontré un succès considérable, aussi bien en France qu'à l'étranger.

## Les illusions du management

Pour le retour du bon sens. *Suivi de « Mal-être dans les organisations »*

**Jean-Pierre Le Goff**

1996

Cahiers libres

Depuis plusieurs années, le management des ressources humaines est en crise, mais il ne semble guère se débarrasser de ses illusions. Le paradoxe est saisissant : on ne cesse de parler de management, on cherche toujours la méthode ou le remède miracle, mais on n'entend que très rarement ceux qui le pratiquent au plus près des réalités de l'entreprise. À l'opposé de la langue de bois managériale, Jean-Pierre Le Goff donne ici la parole aux acteurs de terrain. Leurs paroles et leurs pratiques sont une critique en acte des illusions du management. L'auteur propose par ailleurs une mise en perspective globale du « mal-être dans les organisations » induit par ces méthodes.



“ Voici un opuscule propre à mettre du baume au cœur des cadres et ingénieurs. Ecartelés entre les injonctions de leur direction passées à la moulinette du sabir des consultants et le langage quotidien, celui que parlent opérateurs, agents, ouvriers, employés et techniciens, ils en perdent souvent leur latin. Jean-Pierre Le Goff, sociologue du travail au CNRS et au Conservatoire national des arts et métiers, n'en est pas à sa première dénonciation des nouvelles idéologies manipulatoires qui secouent les entreprises. Dans *Le mythe de l'entreprise*, il soulignait les méfaits de cette dérive instrumentaliste des sciences humaines qui, au travers de techniques béhavioristes et sous couvert d'efficacité opérationnelle, vide les mots de leur sens et instille une sous-culture managériale dont le dogmatisme n'a d'égal que la parfaite vacuité. Après avoir longuement interrogé sur leur pratique d'encadrement plusieurs cadres et ingénieurs de terrain, chefs de projet, d'équipe, d'atelier, il indique cette fois les voies d'exploration pour une nouvelle pédagogie du management qui saurait allier l'apprentissage par l'expérience et l'inculcation d'une culture générale bien éloignée des séminaires « symboles » pour nouvelle caste de dirigeants.

Hedwige Chevrillon - L'Expansion - Avril 1997

**Jean-Pierre Le Goff**, philosophe de formation, est sociologue. Il préside le club *Politique Autrement*, qui explore les conditions d'un renouveau de la démocratie dans les sociétés développées. Il a publié de nombreux livres à La Découverte, parmi lesquels *Mai 68, l'héritage impossible* (1998) et *La démocratie post-totalitaire* (2<sup>e</sup> éd. 2003).

## En direct du couloir de la mort

### Mumia Abu-Jamal

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Jim Cohen

Préface de Jacques Derrida

1996

Cahiers libres



**Mumia Abu-Jamal** était, avant son incarcération, reporter radio spécialisé dans les questions sociales et culturelles et président de l'Association des journalistes noirs de Philadelphie. Ses articles sur le système carcéral ont été publiés dans l'hebdomadaire *The Nation* et dans la revue d'études juridiques de l'université de Yale.

Accusé de l'assassinat d'un policier blanc, Mumia Abu-Jamal refuse de se laisser briser : il décrit l'enfer quotidien du « couloir de la mort » et l'usage systématique des techniques d'isolement et d'humiliation, qui constituent une véritable forme de torture *high tech*. Parce qu'il est noir, journaliste, ancien membre du Black Panther Party et toujours militant, Mumia Abu-Jamal s'est attiré la haine de la police et de certains représentants du système politique et judiciaire américain. Tous les juristes indépendants s'accordent à reconnaître en son procès une caricature de justice. Alors que l'échéance de son exécution se rapproche, il est devenu un symbole pour un vaste mouvement de solidarité internationale. Son témoignage est un plaidoyer contre la peine de mort, la dégradation des êtres humains et la restriction de la liberté d'expression dans la plus grande démocratie occidentale.

“ Il ne faudrait pas prendre le livre de Mumia Abu-Jamal, ce journaliste noir, accusé de meurtre, pour le simple témoignage et le témoignage militant de la cruauté et de l'inefficacité grandissante du système pénitentiaire américain. Par son énergie vibrante, par l'animation et même, paradoxalement, par les éclats de gaieté qui parsèment ce recueil de méditations et d'articles, par l'extraordinaire lucidité et la rigueur d'un homme sur lequel pèse, depuis 1982, la menace d'une exécution capitale, *En direct du couloir de la mort* a sa place dans les grands Mémoires de prisonniers du xx<sup>e</sup> siècle. À côté, toutes proportions gardées, de *Souvenirs de la maison des morts* de Dostoïevski et d'*Une journée d'Ivan Denissovitch* de Soljenitsyne.

Nicolas Weill - Le Monde des livres - 2 février 1996

## Le harcèlement moral

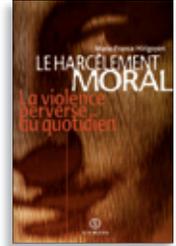
La violence perverse au quotidien

Marie-France Hirigoyen

1998

Syros

Il est possible de détruire quelqu'un juste avec des mots, des regards, des sous-entendus : cela se nomme violence perverse ou harcèlement moral. Dans ce livre nourri de nombreux témoignages, l'auteur analyse la spécificité de la relation perverse et met en garde contre toute tentative de banalisation. Elle nous montre qu'un même processus mortifère est à l'œuvre, qu'il s'agisse d'un couple, d'une famille ou d'une entreprise, entraînant les victimes dans une spirale dépressive, voire suicidaire. Ces violences insidieuses découlent d'une même volonté de se débarrasser de quelqu'un sans se salir les mains. Car le propre du pervers est d'avancer masqué. C'est cette imposture qu'il faut dévoiler pour permettre à la victime de retrouver ses repères et de se soustraire à l'emprise de son agresseur. S'appuyant sur son expérience clinique, l'auteur se place en effet, en tant que victimologue, du côté des personnes agressées pour que le harcèlement soit pris pour ce qu'il est : un véritable meurtre psychique. Ce livre remarquablement documenté est aussi un guide pratique pour les victimes ou ceux qui veulent les aider et pour les professionnels auxquels il propose une approche nouvelle.



“ Un onni, même pas écrit par une star télé, absolument pas programmé pour devenir un best-seller, sans rien de croustillant, qui recueille soudain un succès inattendu : étonnant, non ? C'est qu'il a mis le doigt sur un point aveugle, la multiplication actuelle des actes de perversité dans le couple, la famille et l'entreprise. Appelant un chat un chat, l'auteur en désigne les coupables : les « pervers narcissiques » et, se rangeant résolument du côté de leurs victimes (elle est psy, spécialiste en victimologie), nous montre, exemples vécus à l'appui, les dégâts qu'occasionnent ces ignobles personnages.

Si le pervers narcissique est nuisible, ce n'est pas vraiment sa faute: il « n'a jamais été reconnu comme un être humain ». Du coup, pour exister, il doit se nourrir de la substance d'autrui. Grand séducteur, il envahit le territoire psychologique de l'autre, et le vampirise. Puis le déstabilise et le maintient dans un état de soumission. Dans le couple, cela provoque des divorces d'une violence inouïe, où se donnent libre cours une haine pathologique, une absence complète de culpabilité et une jouissance à faire souffrir celui qui a cherché à se défaire de l'emprise... Dans l'entreprise, venant sur fond de laxisme organisationnel, d'arrogance et de cynisme érigés en méthodes de management, cela transforme les conflits en véritable harcèlement. Ça commence de façon anodine : « Dans un premier temps, les personnes concernées ne veulent pas se formaliser et prennent à la légère piques et brimades. Puis ces attaques se multiplient et la victime est régulièrement acculée, mise en état d'infériorité, soumise à des manœuvres hostiles et dégradantes pendant une longue période. » La victime veut-elle se rebeller ? « On lui retire tout sens critique, jusqu'à ce qu'elle ne sache

plus qui a tort et qui a raison. » On la disqualifie, on la discrédite, on l'isole, on la brime, on la pousse à la faute et, surtout, on refuse de nommer le conflit, de discuter : ainsi « l'agresseur empêche une discussion qui permettrait de trouver une solution ».

Sans doute l'impact de ce livre tient-il d'ailleurs à ce que l'agresseur et l'agressé y sont clairement nommés ; chose assez rare en ces temps où les agresseurs ont toujours de bonnes excuses de la veine « responsables mais pas coupables ». Et s'il recueille pareil succès, c'est qu'il dévoile l'existence de souffrances jamais dites, de violences jamais endiguées, d'un monde du travail d'une brutalité archaïque. Un livre d'utilité publique, donc, mais gare à son effet pervers : quand on l'a refermé, on voit des pervers partout !

Jean-Luc Porquet - Le Canard enchaîné - 16 décembre 1998

Psychiatre, psychanalyste et victimologue, **Marie-France Hirigoyen** s'est spécialisée dans l'étude de toutes les formes de violences : familiales, perverses et sexuelles. Elle est l'auteur de plusieurs livres qui ont eu un succès considérable, dont *Malaise dans le travail* (Syros, 2001) *Femmes sous emprise. Les ressorts de la violence dans le couple* (Oh ! Éditions, 2005), *Les nouvelles solitudes* (La Découverte, 2007) ou *Abus de faiblesse et autres manipulations* (J.-C. Lattès, 2012).

## City of quartz

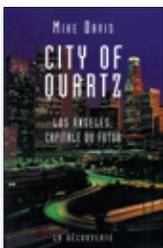
Los Angeles, capitale du futur

**Mike Davis**

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Michel Dartevelle et Marc Saint-Upéry

1998

Hors collection



Rythmé par un va-et-vient permanent entre culture et société, entre réel et imaginaire, entre passé et présent, *City of Quartz* explore le destin de Los Angeles à travers son urbanisme et son architecture, ses élites politiques et économiques, ses intellectuels et ses artistes, sa police et sa multiethnicité. Pétrie de mythes hollywoodiens et de contradictions écologiques et sociales, la mégapole y est décrite comme le prisme grossissant permettant de saisir certaines tendances lourdes de la société américaine : privatisation grandissante des espaces publics, séparatisme fiscal et résidentiel des possédants, polarisation sociale et économie de la drogue, développement des dispositifs de sécurité et de surveillance. Paradigme de l'Extrême-Occident, Los Angeles nous parle aussi des virtualités de notre avenir social et urbain. Ce livre est désormais un classique de la sociologie urbaine, mais aussi un ouvrage profondément original s'adressant à un public plus large que les spécialistes des problèmes urbains et déployant une gamme étonnante de ressources intellectuelles et esthétiques.

“ Tout comme Chicago fut le laboratoire de l'Amérique urbaine du xx<sup>e</sup> siècle, d'aucuns

affirment qu'à Los Angeles s'inventent les formes économiques et les pratiques culturelles qui façonneront les États-Unis et, par-delà, la planète entière. Parmi tous les livres qui défendent telle ou telle variante de cette thèse, *City of Quartz* est aisément le plus surprenant et le plus prenant. Tout d'abord parce que Mike Davis y tient ensemble les deux extrémités de l'échelle sociale (et raciale) de sorte à révéler comment la prospérité des uns est liée à la désolation des autres. Ensuite, parce qu'il promène le lecteur à travers les secteurs-clés de la société anglaise au fil de récits enlevés et charpentés. Enfin, ancien ouvrier et syndicaliste devenu urbanologue, Mike Davis allie à la connaissance savante une familiarité de terrain et une sensibilité politique à fleur de peau, rares dans ce domaine.

La première moitié de l'ouvrage récapitule le mouvement historique par lequel Los Angeles en est venue à cumuler les propriétés qui font d'elle l'incarnation de la métropole américaine : « *Restructuration économique faustienne, porosité sociale, antisémitisme des élites, concurrence acharnée autour des emplacements centraux, fragmentation administrative et exclusion politique de l'inner city.* » Le moteur de cette histoire est fourni par l'immobilier, secteur qui, fort de ses profits faramineux, domine le système économique et politique de la Californie du Sud ; même si, depuis la crise du complexe militaro-industriel, dans les années 1990, son hégémonie est fortement contestée par la pénétration des conglomérats financiers japonais (qui se sont offerts Hollywood et nombre des grands sites de *downtown L. A.*).

La seconde partie de *City of Quartz* souligne le contraste entre la « fortification » sociospatiale des classes privilégiées et la déréliction du nouveau (sous-)prolétariat. Mike Davis met l'accent sur la première, car le mouvement social le plus puissant de la Californie contemporaine est celui des faubourgs aisés. Sous couvert d'écologie, ceux-ci sont mobilisés pour enrayer la frénésie spéculative de l'industrie immobilière, d'un côté, et asseoir l'exclusivisme racial et social de leur espace de vie, de l'autre. La « course à l'armement » de la bourgeoisie suburbaine et la prolifération des *gated communities* (lotissements clos gardés par des milices privées armées) trouvent leur complément en ville dans la privatisation des lieux publics, la militarisation de l'espace bâti. [...]

Certains trouveront le tableau que Mike Davis fait de Los Angeles excessivement sombre car, du procès de création destructrice du capitalisme californien, il retient principalement le côté destructeur. Mais, c'est là un correctif indispensable aux portraits iréniques que les chantres du néolibéralisme ont coutume de dresser lorsqu'ils vantent les performances économiques des États-Unis. Car la « polarisation dickensienne » de Los Angeles et ses corrélats – l'éclatement de l'espace physique et du tissu social, l'érosion de la sphère civique et la normalisation de la violence – sont les éléments à part entière du « modèle américain ».

Loïc Wacquant - Le Monde diplomatique - Avril 1998

**Mike Davis**, né en 1946 à Fontana (Californie), ancien camionneur et ouvrier d'entrepôt frigorifique, enseigne aujourd'hui la sociologie urbaine. Chercheur indépendant, il a notamment publié à La Découverte *Génocides tropicaux* (2003), *Le pire des mondes possibles* (2006) et *Petite histoire de la voiture piégée* (Zones, 2007) ainsi que *Au-delà de Blade Runner* (Allia, 2006) ou *Le stade Dubaï du capitalisme* (Les Prairies ordinaires, 2007).

## Notre ami Ben Ali

L'envers du « miracle tunisien »

Nicolas Beau et Jean-Pierre Tuquoi

Préface de Gilles Perrault

1999

Cahiers libres



Zine el Abidine Ben Ali est un cas. Au pouvoir de 1987 à 2011, le président tunisien a peu à peu transformé la paisible Tunisie en une immense caserne. Les opposants y ont été systématiquement persécutés, souvent torturés, avant d'être jugés dans des parodies de procès. Comment la France a-t-elle pu tolérer, à deux heures d'avion, un régime aussi obscurantiste ?

Depuis sa première édition en 1999, ce livre explosif conserve tout son pouvoir d'explication pour comprendre le processus qui a abouti à la « révolution de jasmin » de janvier 2011.

“ Bien avant d'être mis en vente, ce livre a provoqué nombre de conversations entre Matignon, le Quai d'Orsay et l'ambassadeur de France à Tunis. Puis, bien entendu, un certain affolement dans l'équipe de Ben Ali. Suivit une enquête des services de renseignements tunisiens cherchant à obtenir avant parution les « épreuves du livre » afin de permettre au patron du pays de figurer parmi les premiers lecteurs. Enfin, voilà que, la semaine dernière, plusieurs librairies parisiennes recevaient d'étranges clients soucieux d'en acheter cent voire deux cents exemplaires, avec l'espoir sans doute de le rendre introuvable. [...]

Tant d'émotion se comprend. L'élection présidentielle est proche, et Ben Ali ne s'était jamais fait tirer le portrait. Après douze ans de pouvoir suprême, cet ancien directeur de la sûreté, formé aux USA, cet ancien ministre de l'Intérieur, flic dans l'âme jusqu'à la parano, méritait cette radiographie accablante.

La Fédération internationale des droits de l'homme et Amnesty International ont souvent décrit son régime policier, mais il aura fallu attendre l'enquête de deux journalistes (du *Canard* et du *Monde*) pour que le personnage soit épinglé.

Avec la brutalité qui convient et, parfois, avec ironie : « *Ben Ali se fait élire [en 1989] président de la République, avec 99,2% des suffrages. La Tunisie compte donc 0,8% d'ingrats* », écrivent les auteurs.

Ce score « électoral » et « militant » à la soviétique devrait suffire à qualifier le personnage et à le déconsidérer en occident, mais cela ne lui a guère porté ombrage. En France, et souvent ailleurs, l'homme dispose encore d'une excellente réputation. [...]

Un chapitre est d'autant plus accablant qu'il décrit les « complicités françaises ». Chefs d'État, Mitterrand comme Chirac, hommes politiques ou journalistes, de droite comme de gauche, les amis français de « Notre ami Ben Ali » sont assez nombreux pour mériter d'être cités, avec une férocité réjouissante. [...]

Et on prend le pari : tous les journaux qui consacreront un article à ce livre seront saisis à Tunis. C'est une tradition chez Ben Ali.

Claude Angeli - Le Canard enchaîné - 20 octobre 1999

**Nicolas Beau**, ancien du *Monde*, de *Libération* et du *Canard enchaîné*, a été directeur de la rédaction de *Bakchich*. Il est professeur associé à l'Institut Maghreb (Paris-8).

**Jean-Pierre Tuquoi**, ancien chef adjoint du service international du *Monde*, chargé du Maghreb puis de l'Afrique noire, est l'auteur de plusieurs ouvrages consacrés aux pays du Maghreb dont le dernier, *Paris-Marrakech*, a été écrit avec le journaliste marocain Ali Amar (Calmann-Lévy, 2012).

## Histoire de l'utopie planétaire

De la cité prophétique à la société globale

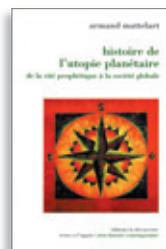
**Armand Mattelart**

1999

Textes à l'appui  
Histoire contemporaine

Une longue tradition de l'imaginaire du rassemblement du genre humain qui a accompagné l'expansion du capitalisme occidental depuis le XVI<sup>e</sup> siècle. La crise contemporaine du modèle libre-échangiste repousse les bornes de l'horizon indépassable qu'il fixait à l'humanité et ravive la mémoire des utopies planétaires enfouies.

De la « citoyenneté du monde » au gouvernement mondial, de la « République mercantile universelle », d'Adam Smith aux multiples versions des « États-Unis du monde » et de l'« Association universelle », Armand Mattelart analyse les espoirs et les illusions nourris par les rêves d'une unité du monde sous le signe d'une religion, d'un empire, d'un modèle économique ou du droit des peuples à s'émanciper. Il propose ainsi un tableau sans équivalent de l'imaginaire de notre modernité.



“ Société globale, mondialisation, espace-monde, réseaux planétaires, maillage, Net, telle est l'alchimie lexicale du nouvel âge d'or de la « techno-utopie œcuménique » postmoderne et postcapitaliste qu'analyse Armand Mattelart dans sa magistrale *Histoire de l'utopie planétaire*. Remontant jusqu'aux courants millénaristes, l'auteur montre comment le rêve d'unité de l'humanité, dont, depuis la plus antique philosophie, la perte a été assimilée à la dégénérescence de l'homme et au mal, a nourri toutes les utopies. De la République universelle chrétienne au cosmopolitisme, de l'universalisme des Lumières à l'internationalisme prolétarien, du libéralisme mercantiliste à la globalisation de la société et du marché, se dessine en filigrane le désir d'abolir les distances et les frontières.

Mais cette lecture n'est pas qu'érudite. Elle fournit aussi une grille d'analyse impitoyable pour débusquer tout ce que charrie cette fringale planétaire, qui doit autant aux idéologies technocratiques qu'aux rêveurs prophétiques : une utopie peut en cacher une autre. [...] Armand Mattelart montre à quel point l'actuelle utopie mondialiste libérale est dangereuse en ce qu'elle a expulsé l'homme de son projet. L'immense réseau technologique de

communication tout comme le marché global semblent n'être plus porteurs que d'eux-mêmes et de leurs intérêts propres : par un retournement diabolique, le rêve d'unité s'est renversé. Plus la technologie se développe, plus les réseaux de communication s'étendent, et plus le lien social s'atténue : l'homme est seul, divisé, ravalé au statut de « périphérique » et bientôt de « virtuel ». [...] Mais la mise en place d'un espace-monde sans frontières, transparent, perméable à souhait, pourrait bien provoquer le retour à la case départ : un état de nature qui, même hautement pacifié par le commerce mondial et la technologie, est un état potentiel de guerre, et pas seulement économique.

Cet essai passionnant, remarquablement écrit et foisonnant de références d'auteurs connus et moins connus, ouvre non seulement les portes des rêves qui ont nourri notre imaginaire collectif, mais invite aussi à une prise de conscience lucide et citoyenne.

Mireille Azzoug - *Le Monde diplomatique* - Avril 1999

Expulsé du Chili, après y avoir séjourné onze ans, lors du coup d'État du 11 septembre 1973, **Armand Mattelart** intègre alors l'université française. Il est aujourd'hui professeur émérite de sciences de l'information et de la communication à l'université Paris-VIII. Il a notamment publié, aux Éditions La Découverte, *Diversité culturelle et mondialisation*, *Histoire de la société de l'information*, et *Histoire des théories de la communication* (avec Michèle Mattelart), *Introduction aux Cultural Studies* (avec Érik Neveu), *L'Invention de la communication*.

## La sale guerre

Le témoignage d'un ancien officier des forces spéciales de l'armée algérienne  
**Habib Souaïdia**

Préface de Ferdinando Imposimato

2001

Cahiers livres



Ancien parachutiste dans les forces spéciales de l'armée algérienne, Habib Souaïdia apporte dans ce livre le premier témoignage, à visage découvert, d'un officier ayant vécu au jour le jour la « sale guerre » qui a déchiré son pays dans les années 1990. Il raconte ce qu'il a vu : la torture, les exécutions sommaires, les manipulations, les assassinats de civils. Et, surtout, il lève le voile sur l'un des tabous les mieux gardés du drame algérien : le fonctionnement interne de l'armée. Ce témoignage exceptionnel, qui a connu un retentissement considérable lors de sa première publication en 2001, demeure un document historique sans équivalent.

“ Ça n'a pas traîné. Quarante-huit heures à peine après la publication de *La Sale Guerre*, témoignage accablant pour l'armée algérienne d'un ancien officier des forces spéciales, la famille de l'auteur subissait les premières représailles. Aujourd'hui réfugié en France, Habib Souaïdia apprenait ainsi la visite musclée des services de renseignement à son ancien domicile de Tébessa. Les perquisitions dans tout le quartier. La mise à sac nocturne du magasin de son frère. Et, parallèlement, les rumeurs

savamment distillées sur son passé « trouble » et ses « complicités islamistes ». À l'origine – en Algérie comme en France – d'un véritable tremblement de terre, le livre de cet ex-lieutenant de 31 ans ne fait pourtant que confirmer des soupçons déjà anciens sur les exactions de l'armée dans sa lutte contre les islamistes et son implication dans les massacres de civils. [...]

Mais *La Sale Guerre* n'est pas un simple livre de plus. Écrit de l'intérieur même de l'armée algérienne par un officier de ces unités d'élite placées dès 1992 aux premières lignes de la lutte antiterroriste, il impressionne par sa cohérence et sa rigueur, son rejet constant et sans ambiguïté de l'impasse et de la barbarie intégristes et surtout par l'extrême précision de ses informations [...]. En 200 pages d'une lecture éprouvante, parfois insoutenable, Habib Souaïdia dresse ainsi le constat d'une guerre qui a déjà fait plus de 150 000 morts. À travers le récit du combat quotidien d'un jeune homme plutôt idéaliste, engagé au sein d'une armée nationale et populaire pour défendre la République et bientôt contraint de se conduire avec une sauvagerie au moins égale à celle des « tangos », ces terroristes qui lui font face. Car c'est d'abord cela que décrit le livre. La barbarie d'une armée agissant en dehors de toute règle. [...] Habib Souaïdia exige aujourd'hui que les responsables de cette « guerre contre les civils [soient] un jour traduits en justice ». Deux semaines après la parution de son livre, l'onde de choc continue de se propager. En Algérie, où ses accusations, relayées par les chaînes de télévision françaises, ont pu être largement entendues et remplissent aujourd'hui les colonnes de la presse. Mais aussi en France où il devient de plus en plus difficile de fermer les yeux sur la complexité du drame qui se déroule outre-Méditerranée. [...]

Michel Abescat - Télérama - 21 février 2001

## Orient-Occident, la fracture imaginaire

Georges Corm

2002

Cahiers livres

Pour nombre d'observateurs, les événements du 11 septembre 2001 confirment l'hostilité millénaire supposée entre l'Orient et l'Occident. Georges Corm explique pourquoi il s'agit, en réalité, d'une « fracture imaginaire », cachant de façon opportune des intérêts de puissances très profanes. Remontant aux sources de ce sentiment de fossé « infranchissable », il explique comment se sont imposés, au XIX<sup>e</sup> siècle, les clichés d'un Orient mystique, archaïque et irrationnel et d'un Occident matérialiste, rationaliste et individualiste. Sans indulgence pour les intellectuels orientaux qui s'en font l'écho symétrique, il met ainsi à jour la « laïcité en trompe-l'œil » de la pensée occidentale moderne, forgée par les valeurs religieuses, imprudemment mêlées à de fumeuses théories raciales sur la hiérarchie des peuples, des nations et des civilisations.



“ Avec, certes, un ton parfois vif, Georges Corm ambitionne de renverser des siècles de préjugés engendrés par le « discours narcissique de l'Occident » et amplifiés, depuis le

11 septembre, par le retour de la « médiocre » analyse du « choc des civilisations ». Voguant au gré des époques sur de vastes zones géographiques et des espaces culturels variés – cap parfois déroutant pour le lecteur –, l'auteur du *Proche-Orient éclaté* développe une thèse complexe sur la puissance de l'Occident et de la modernité qui en fait la force. Il démontre comment cette modernité qui aurait, prétendument, extrait l'Occident du monde magique pour se fonder sur le principe laïque de séparation du spirituel et du temporel, reste en fait inscrite dans un imaginaire biblique. « *Jésus aurait sauvé l'Occident par sa célèbre petite phrase : « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. » Il aurait ainsi ouvert la voie à la séparation du temporel et du spirituel, à l'autonomie de l'individu. »*

Du fait de son origine, ancrée au cœur même des textes chrétiens, la laïcité occidentale, affirme Georges Corm, resterait en fait attachée à un univers mental religieux et ne serait donc qu'un « trompe-l'œil ». La richesse de l'ouvrage tient à la manière dont il souligne comment, malgré les efforts des Lumières pour revenir à des racines gréco-latines et éviter la puissance de l'Eglise, les schémas bibliques ont continué de s'imposer. Ainsi, si le salut ne réside plus dans un dessein divin qui guide l'homme, mais dans la raison, il n'en demeure pas moins que l'idée biblique du salut demeure. [...]

Économiste de formation, Georges Corm, passé par l'épreuve de la politique en devenant ministre des finances du Liban entre 1998 et 2000, refuse de s'enfermer dans un pessimisme sans issue. Si face aux convulsions qui secouent la planète, l'Occident continue de se considérer comme non responsable, imputant cette violence à l'« *incapacité des peuples non occidentaux à assumer la modernité* », la crise risque de n'être que plus profonde. L'Occident doit proposer un discours critique, un « *magistère moral universellement crédible* », en se défaisant de son narcissisme. Selon Corm, ce n'est pas des autres régions du monde, prises dans l'étau de l'occidentalisation, que des alternatives peuvent demain voir le jour. *Orient-Occident, la fracture imaginaire* appelle à la mise en œuvre d'un ambitieux programme : opérer, en Occident, une mutation des concepts de laïcité et de modernité, en les « désoccidentalisant » et en se préservant de tout particularisme et communautarisme.

Agnès Devictor - Le Monde - 4 octobre 2002

**Georges Corm**, économiste et historien, est consultant auprès de divers organismes internationaux et professeur d'université. Il est l'auteur, à La Découverte, de nombreux ouvrages, dont *Le Proche-Orient éclaté* (1983, Gallimard Folio/Histoire, 2012), *L'Europe et l'Orient* (1989), *Le nouveau désordre économique mondial* (1993), *Orient-Occident, la fracture imaginaire* (2002), *Le Liban contemporain* (2003, éd. augmentée, 2012), *La question religieuse au XXI<sup>e</sup> siècle* (2005), *L'Europe et le mythe de l'Occident* (2009), *Pour une lecture profane des conflits* (2012).

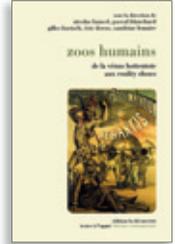
## Zoos humains

De la Vénus hottentote aux *reality shows*  
Sous la direction de **Nicolas Bancel**, **Pascal Blanchard**,  
**Gilles Boëtsch**, **Éric Deroo** et **Sandrine Lemaire**

2002

Textes à l'appui  
Histoire contemporaine

Les « zoos humains », symboles oubliés de l'histoire contemporaine, ont été totalement refoulés de notre mémoire collective. Ces exhibitions des « sauvages », aussi bien des « exotiques » que des « monstres », ont pourtant été, en Europe, aux États-Unis et au Japon, une étape majeure du passage progressif d'un racisme scientifique à un racisme populaire. Au carrefour du discours savant, des cultures de masse et de l'intérêt des puissances coloniales, ces exhibitions ont touché un peu moins d'un milliard et demi de visiteurs depuis l'exhibition en Europe de la Vénus hottentote, au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Ces exhibitions, peuplées d'êtres difformes et de personnes en provenance des espaces coloniaux d'Afrique, d'Amérique, d'Océanie ou d'Asie, comme appartenant à un univers de l'anormalité, disparaîtront progressivement avec les années 1930, mais elles avaient fait alors leur œuvre : bâtir deux humanités.



“ J’ai découvert les zoos humains en lisant le livre co-dirigé par Pascal Blanchard. Cela va vous sembler étrange, mais j’ai été heureux de découvrir ce phénomène, car il me donnait matière à comprendre comment le racisme scientifique s’était infiltré dans la société. Il est important de se rendre compte que le racisme est avant tout une construction intellectuelle, il peut donc se déconstruire. Ce qui est fou, c’est que, lorsque je parle de zoos humains, cela paraît tellement choquant que personne ne veut le croire...”

Lilian Thuram - Journal du CNRS - Décembre 2011

**Nicolas Bancel**, historien, spécialiste de l'histoire coloniale et postcoloniale, est professeur à l'université de Strasbourg, détaché à l'université de Lausanne.

**Pascal Blanchard**, historien, est chercheur associé au laboratoire Communication et politique (CNRS) et codirecteur du Groupe de recherche Achac.

**Gilles Boëtsch**, anthropobiologiste, est directeur du laboratoire Environnement, Santé, Société (ESS/CNRS, Dakar).

**Éric Deroo**, auteur, cinéaste, historien du « fait colonial », est chercheur associé au CNRS.

**Sandrine Lemaire**, agrégée et docteur en histoire de l'IUE de Florence, est enseignante en classes préparatoires aux grandes écoles.

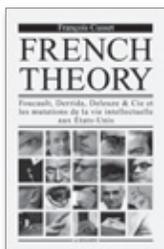
## French Theory

Foucault, Derrida, Deleuze & C<sup>ie</sup> et les mutations de la vie intellectuelle aux États-Unis

François Cusset

2003

Hors collection



Baudrillard inspirant la science-fiction, Deleuze et Guattari les pionniers de l'Internet, Foucault les luttes communautaires et Derrida toute la théorie littéraire : après avoir croisé à New York la contre-culture des années 1970, les œuvres des philosophes français de l'après-structuralisme sont entrées dans les départements de littérature de l'université américaine, où elles ont bouleversé de l'intérieur tout le champ intellectuel. Réinterprétées, réappropriées au service des combats identitaires de la fin de siècle américaine, elles ont fourni le socle théorique sur lequel on pu s'épanouir, contre la régression des années Reagan, les *cultural* et les *gender studies* et les études multiculturelles. C'est cette histoire, mal connue, de la *French Theory* que François Cusset retrace ici. Ce livre brosse un portrait passionnant des mutations de l'espace intellectuel, culturel et politique américain des dernières décennies.

“ « Quelques noms de penseurs français ont acquis aux États-Unis, dans les trois dernières décennies du xx<sup>e</sup> siècle, une aura qui n'était réservée jusqu'alors qu'aux héros de la mythologie américaine, ou aux vedettes du show-business. » [...] Cette plaisante évocation de ce que pourrait être le parasitage hollywoodien de grands ensembles théoriques ouvre l'ouvrage de François Cusset, *French Theory*, dont le sous-titre au « C<sup>ie</sup> » près, qui pourrait renvoyer à Althusser, Bourdieu, Baudrillard, Barthes, Virilio ou Serres indique de façon limpide l'objet : « Foucault, Derrida, Deleuze & Cie et les mutations de la vie intellectuelle aux États-Unis ».

Il s'agit, disons-le sans ambages, d'un ouvrage fort, porté par un vrai souffle, qui paraîtra insupportable à ceux qui, déjà dérangés par la haine de la « pensée 68 », manient toujours « le sabre réactionnaire et le goupillon identitaire ». Que les grands philosophes français de l'après-structuralisme aient enseigné ou enseignent aux États-Unis, que leurs œuvres aient pénétré le campus et bouleversé le paysage intellectuel, les *Cultural Studies*, les *Humanities*, la recherche en esthétique ou en théorie littéraire, est un fait. De ce bénéfique transfert, nous n'avons en France que des « retours » déformés, sciemment ou non. Pour le liquider, au sens propre, on l'a transformé en influence tous azimuts, donc bonne à oblitérer aussi bien la technicité ou la profondeur des philosophies de Derrida, Foucault ou Deleuze, que les différences existant entre elles : la « pensée française » se serait infiltrée « dans les recoins les moins prévisibles de l'industrie culturelle dominante, de la musique électronique à la science-fiction hollywoodienne, du pop art au roman cyberpunk ». Pour le neutraliser, on l'a fait bouillir, jusqu'à le transformer en pot-au-feu trop cuit. [...] C'est à percer ces rideaux de fumée que s'applique François Cusset, en suivant de la façon la plus précise non pas l'import générique et indiscriminé par les États-Unis de théories exotiques, mais la

circulation même des concepts, leurs marquages et leur réorganisation, leur usage proprement philosophique, culturel et politique, la façon dont, par le biais de débats sur le constructionnisme ou le déconstructionnisme, le multiculturalisme, le « politiquement correct », le post-modernisme, l'humanisme et le post-humanisme, se dessine « l'articulation entre le champ intellectuel et l'arène politique, entre discours et subversion, mais aussi entre nation et identités ». [...]

Robert Maggiori - Libération - 6 novembre 2003

**François Cusset**, historien des idées, est professeur de civilisation américaine à l'université de Nanterre. Il est l'auteur de *Queer Critics* (PUF, 2002) et de *La décennie. Le grand cauchemar des années 1980* (La Découverte, 2006) ainsi que d'un roman, *À l'abri du déclin du monde* (P.O.L., 2012).

## Le grand secret de l'industrie pharmaceutique

Philippe Pignarre

2003

Cahiers livres

Au nord comme au sud de la planète, l'industrie pharmaceutique n'a pas bonne presse et semble avoir réussi à gâcher le capital de sympathie que lui avaient valu ses grandes découvertes des années 1960 et 1970. Ainsi, l'opinion publique a été choquée quand elle a appris que les plus grands laboratoires pharmaceutiques mondiaux attaquaient en justice le gouvernement d'Afrique du Sud qui voulait fabriquer et importer des médicaments génériques pour soigner les malades du sida. Dans de nombreux pays, les mêmes laboratoires ont réussi jusqu'à présent à freiner le recours aux génériques, qui aideraient pourtant à réduire le « trou de la Sécu ». En rappelant ces dérives, Philippe Pignarre, qui a travaillé dix-sept ans dans l'industrie pharmaceutique, explique comment les industriels du médicament en sont arrivés là. Et comment ils tentent de convaincre les gouvernements du caractère inéluctable de cette dérive. L'enquête minutieuse menée par l'auteur montre que l'industrie pharmaceutique a changé pour des raisons beaucoup plus profondes : elle cache un secret qui menace son existence même. L'objectif principal de ce livre est de dévoiler ce secret et de proposer des moyens d'agir pour inverser le cours actuel des choses.



“ Depuis plusieurs mois, l'industrie pharmaceutique (sous le joli nom de « Les entreprises du médicament ») mène une grande campagne d'image auprès du public. Le motif de cette campagne, est tout simplement que l'industrie pharmaceutique est en crise. Le triomphalisme affiché par les spots n'est qu'une façade. Pourquoi ? Parce que depuis une vingtaine d'années, l'industrie ne découvre pratiquement plus aucun médicament majeur. Et, à terme, ça va finir par se voir. Ce n'est pas moi qui le dis, mais un livre passionnant intitulé *Le grand secret*

de l'industrie pharmaceutique. Philippe Pignarre y explique que l'âge d'or du développement du médicament a eu lieu juste après la seconde guerre mondiale. À l'époque, les industriels disposaient d'une grande latitude pour tester les molécules qu'ils avaient en stock : ils les essayaient sur n'importe quel malade sans demander d'autorisation à une quelconque autorité sanitaire. Ça a donné quelques belles découvertes, mais ça a fait aussi pas mal de casse.

Cette liberté de tester les médicaments sans contrôle a, heureusement, peu à peu disparu avec l'obligation croissante pour les industriels de se soumettre, avant de pouvoir commercialiser leurs molécules, à ce qu'on appelle des essais cliniques contrôlés. [...] Alors qu'il ne fallait que deux ou trois ans, dans les années 60, pour passer de l'expérimentation à la mise sur le marché, un médicament antidépresseur aujourd'hui très connu, la fluoxétine (alias Prozac®), qui a été étudié pour la première fois en 1974, n'a été autorisé sur le marché qu'en 1987.

Les coûts de développement des médicaments et leur délai de commercialisation ayant beaucoup augmenté, la plupart des industriels aujourd'hui ne veulent pas investir dans les molécules nouvelles. C'est beaucoup trop cher. Et les profits diminuent. Jadis, l'industrie pharmaceutique rapportait beaucoup à ses actionnaires. Elle reste l'une des premières au monde, mais les dividendes ont beaucoup diminué. Alors, que fait-elle ? Eh bien, elle contourne le problème.

Quelques exemples : pour éviter de voir un générique leur prendre leur marché, certains labo fabriquent le générique eux-mêmes et le vendent seulement 10 % moins cher que l'original, ce qui suffit à dissuader la concurrence ; d'autres font passer la prise de médicament pour une mesure préventive – c'est le cas du spot sur le cholestérol, qui n'a pas d'autre but que de vous pousser à demander une ordonnance ; d'autres encore truquent les résultats des études cliniques (il faut savoir que la plupart des études négatives, celles qui montrent que les médicaments testés ne sont pas efficaces, sont censurées par l'industrie) certains, plus simplement, achètent les leaders d'opinion de la communauté médicale – aujourd'hui, à l'exception de la revue *Prescrire*, il n'existe plus de presse médicale française indépendante de l'industrie. [...]

Alors, lutez contre la désinformation en lisant *Le grand secret de l'industrie pharmaceutique*. Vous m'en direz des nouvelles.

Martin Winckler - Chronique de l'émission « Odyssée », France Inter - 15 mai 2003

**Philippe Pignarre** est l'éditeur créateur des *Empêcheurs de penser en rond*. Il est notamment l'auteur, à La Découverte, de *Comment la dépression est devenue une épidémie* (2001) et de *La sorcellerie capitaliste. Pratiques de désenvoûtement* (avec Isabelle Stengers, 2005).

## La culture des individus

Dissonances culturelles et distinction de soi  
Bernard Lahire

2004

Textes à l'appui  
Laboratoire  
des sciences sociales

De caricatures en vulgarisations schématisques des travaux sociologiques, on a fini par penser que nos sociétés, marquées par le maintien de grandes inégalités sociales d'accès à la culture, étaient réductibles à un tableau assez simple : des classes dominantes cultivées, des classes moyennes caractérisées par une « bonne volonté culturelle » et des classes dominées tenues à distance de la culture. Dans ce livre qui combine solidité argumentative et ampleur du matériau empirique, Bernard Lahire propose de transformer cette vision simpliste. Il met ainsi en lumière un fait fondamental : la frontière entre la « haute culture » et la « sous-culture » ou le « simple divertissement » ne sépare pas seulement les classes sociales, mais partage les différentes pratiques et préférences culturelles des *mêmes individus*, dans toutes les classes de la société. Une nouvelle image du monde social apparaît alors, qui ne néglige pas les singularités individuelles et évite la caricature culturelle des groupes.



“ Depuis plus de quarante ans, les enquêtes sur les pratiques culturelles des Français viennent nous marteler le même fait social têtue : l'accès à la culture dépend très étroitement de la position sociale. Ces grandes enquêtes – et plus généralement les travaux qui relèvent de cette sociologie critique de la culture, dont *La Distinction* (1979) de Pierre Bourdieu demeure la référence cardinale – proposent un tableau désespérément sombre : les politiques culturelles mises en place au début des années 60 ne sont pas parvenues à lutter efficacement contre ces inégalités sociales. Sans se bercer d'illusions, ni remettre en question cette vue d'ensemble toujours pertinente, un certain nombre de chercheurs ont toutefois émis l'hypothèse que la place centrale désormais accordée à la culture dans nos vies [...] avait produit des effets sociaux notables. C'est dans cette perspective d'élaboration critique et de raffinement théorique que s'inscrit depuis toujours Bernard Lahire.

Réflexion originale, nourrie d'un impressionnant travail d'enquête, son nouvel ouvrage, *La culture des individus*, revisite *La Distinction* vingt-cinq ans après : au regard porté sur les différences entre classes sociales, il ajoute une observation fine des différences entre les individus, et surtout à l'intérieur même des individus. C'est l'apport le plus précieux d'un livre qui démontre à quel point, contrairement à ce qu'on avait toujours tendance à postuler, au moins implicitement, nos pratiques culturelles sont hétérogènes et peu cohérentes. Révélant les « *nuanciers culturels individuels* » de personnes longuement interviewées, cette enquête laisse apparaître le brouillage de la sempiternelle frontière entre « haute » et « basse » culture, grand art et culture populaire, légitime et illégitime. Où l'on s'aperçoit qu'à l'instar de

Wittgenstein, qui ne jurait que par les westerns, ou de Jean-Paul Sartre qui préférait lire des Série Noire plutôt que Wittgenstein, on peut très bien prendre plaisir à lire... Bourdieu (lui-même grand lecteur de polars) avant (ou après) une bonne série télé.

Sylvain Bourmeau - Les Inrockuptibles - 11 février 2004

**Bernard Lahire**, professeur de sociologie à l'École normale supérieure de Lyon, a publié une vingtaine d'ouvrages, parmi lesquels *L'Homme pluriel* (Nathan, 1998), *Franz Kafka. Éléments pour une théorie de la création littéraire* (La Découverte, 2010) et *Monde pluriel : penser l'unité des sciences sociales* (Seuil, 2012).

## Pays de malheur !

Un jeune de cité écrit à un sociologue

**Younes Amrani** et **Stéphane Beaud**

2004

Cahiers libres



« Cher monsieur, je me permets de vous écrire pour vous remercier. J'ai terminé votre enquête *80 % au bac*. C'est un livre qui m'a à la fois ému (j'ai souvent eu les larmes aux yeux) et mis en colère (contre moi-même). C'est incroyable à quel point les vies que vous avez décrites ressemblent à la mienne... » C'est ainsi que débute la correspondance électronique entre le sociologue Stéphane Beaud, auteur de *80 % au bac et après ?*, et Younes Amrani, l'un des lecteurs de son livre, un jeune homme de 28 ans, qui travaille comme emploi-jeune à la bibliothèque municipale d'une ville de la banlieue lyonnaise. Cette correspondance constitue un document exceptionnel sur les espoirs et les souffrances intimes des jeunes d'origine maghrébine. Ce témoignage peut aider à combattre la vision stéréotypée et réductrice du « jeune de banlieue ». Il fait émerger, à travers la figure de son principal protagoniste, des traits essentiels de la personnalité sociale de nombreux jeunes de cité : un esprit de révolte, l'envie de comprendre le monde social, le goût pour la politique, le sens de l'analyse. Bref, tout un « potentiel » pour réinstaller la gauche dans les cités.

“ C'est après la lecture de *80 % au bac, et après ?* (La Découverte, 2002), chroniques sociologiques des espoirs déçus des « enfants de la démocratisation scolaire », que Younes Amrani, 28 ans, emploi-jeune dans une bibliothèque de la banlieue lyonnaise, entreprend une correspondance électronique avec le sociologue Stéphane Beaud. D'une rare densité. Car ce « jeune des cités » s'y est reconnu, ému, « jusqu'aux larmes », de voir son parcours ainsi dévoilé. Au fil des courriels échangés, Younes, qui a repris goût à l'« ambition scolaire », se confie sur sa vie, ses échecs, ses plaisirs, ses colères, élabore l'« auto-analyse de son parcours scolaire ». Intelligemment relancé par le chercheur transformé en « écrivain public », Younes revient sur ses études chaotiques – trois terminales scientifiques, un bac L par correspondance,

un échec en deuxième année de DEUG), le service militaire (la « fin des illusions »), l'école (qui lui a souvent « manqué » en dépit de la « difficulté d'acquiescer un statut de lycéen quand on vient d'un quartier populaire »), les années sombres (« inactivité + shit + alcool + déprime » et toutes ces « merdes » qu'il ne souhaite pas voir dépenalisées), sa « rencontre » avec l'islam (« *cela m'a aidé à ne pas devenir fou* », mais « *je ne crois pas que la solution à des crises profondes que vit la jeunesse soit le repli* », écrit-il), les jeux de rôles, la famille où l'on ne peut « parler en profondeur des problèmes quotidiens », ses lectures érudites qui lui ont maintes fois sauvé la vie.

Résultat : un document poignant, unique et éclairant sur l'intimité sociale d'un être « marqué au fer rouge de la désillusion » qu'une nation promptement aux incantations sur l'intégration a souvent laissé à l'abandon.

Nicolas Truong - Le Monde de l'éducation - Novembre 2004

**Younes Amrani** était employé-jeune en bibliothèque municipale lors de l'écriture de ce livre. **Stéphane Beaud**, sociologue, enseigne à l'ENS. Il est notamment l'auteur, à La Découverte, de *80 % au bac, et après ?* (2004), *La France invisible*, co-direction avec Jade Lindgaard et Joseph Confavreux (2006, 2008) et, avec Michel Pialoux, de *Retour sur la condition ouvrière* (nouvelle édition augmentée, 2012).

## Histoire des gauches en France

Tome 1. L'héritage du XIX<sup>e</sup> siècle

Tome 2. XX<sup>e</sup> siècle : à l'épreuve de l'histoire

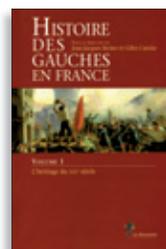
Sous la direction de **Jean-Jacques Becker** et **Gilles Candar**

2004

Hors collection

Voici la première grande synthèse sur l'histoire de la gauche française, grâce à plus de quatre-vingts contributions réparties en deux volumes. Historiens confirmés et jeunes chercheurs se sont associés avec le seul souci de saisir cette invention française : la gauche, gauche politique, culturelle, sociale ou économique. Il s'agit autant de rendre compte de la diversité des courants et formations politiques qui se sont réclamés d'elle, parfois en quête d'unité, souvent en cultivant leurs différences, que d'analyser les valeurs, les traditions, les références, les comportements et les sociabilités des hommes et des femmes de gauche. Émerge alors une identité de gauche qui n'est pas figée ou définitivement établie, qui se construit, se déconstruit et se reconstruit sans cesse.

Le second volume suit la gauche à l'épreuve de l'histoire depuis le début du siècle, qu'elle soit au pouvoir – rarement tout entière – ou qu'elle s'y oppose. Partis politiques, syndicats, associations, personnalités, forment ensemble un « peuple de gauche », multiple, divers et changeant, désormais affirmé et identifié, mais où on se déchire sur les questions de l'heure : la révolution,





la réforme, la guerre, la colonisation et la décolonisation, l'évolution de la société, l'avenir de l'humanité.

“ L'homme de gauche est-il masochiste ? La lecture de l'imposante *Histoire des gauches en France* pourrait le laisser supposer : les deux siècles de tourments traversés par les familles politiques se revendiquant du « progrès » montrent qu'il faut être un peu fou ou un rien naïf pour se classer dans un camp condamné à voir ses rêves se heurter au mur de la réalité. Que celle-ci prenne l'aspect de la boucherie de 14-18, le visage des guerres coloniales d'Indochine ou d'Algérie, ou, de façon récurrente, la couleur des défaillances financières de la « pause » décrétée par Blum 1937 à la « parenthèse » de la « rigueur » mitterrandienne de 1983, elle semble faire de la désillusion un horizon indépassable. [...]

Drapé dans une irrépressible foi dans le progrès, « l'homme de gauche » est condamné au mouvement, sous peine de se trahir (« C'est reculer que d'être stationnaire », chantait l'anarchiste Charles D'Avray). Et, les rives de la gauche s'éloignant à mesure qu'il croit s'en approcher, il ne lui reste plus que sa bonne conscience pour pleurer. Les tourments de l'adolescence, sans doute. Car si le conservatisme est indissolublement lié à l'existence d'un pouvoir qui, quelle que soit sa nature, cherche à se protéger pour mieux se perpétuer, la gauche, elle, reste une idée neuve en France, née il y a à peine plus de deux siècles d'un divorce sur la question du veto royal.

C'est aussi une idée aux facettes multiples, souvent rivales. « *Même si la scissiparité des groupes politiques est consubstantielle à la vie politique française, il se trouve que la séparation en différentes fractions est beaucoup plus une attitude de la gauche qu'une attitude de la droite* », soulignent les auteurs. Un penchant nourri par des querelles idéologiques aux accents quasi théologiques qui ont parfois fait du voisin le principal ennemi : le socialiste est taxé de « social-traître », voire de « social-faciste » par le communiste des années 1930. « Les communistes ne sont pas à gauche mais à l'Est », réplique plus tard Guy Mollet. [...]

L'indiscipline inhérente au camp du désordre explique sans doute qu'il ait longtemps patienté avant qu'une telle somme universitaire se penche en même temps sur toutes ses familles. L'autre camp, lui, dispose depuis déjà un demi-siècle d'une radiographie érigée en monument de l'histoire politique : *La Droite en France*, de René Rémond, conjuguée au pluriel (*Les Droites en France*) au fil de ses rééditions depuis 1954. Telle est l'ambition affichée par le tandem Becker-Candar : rééditer le « coup » de René Rémond et se poser à leur tour en immuable référence. À cette fin, ils ont donc rameuté 65 chercheurs, des grands anciens Michel Vovelle ou Maurice Agulhon à leurs héritiers Christophe Prochasson ou Vincent Duclert, pour broser, en plus de 80 tableaux, la geste des « forces du mouvement ».

Renaud Dély - Libération - 30 septembre 2004

**Jean-Jacques Becker**, professeur émérite à l'université de Paris X-Nanterre, président du Centre de recherches de l'Historial de Péronne sur la Grande Guerre.

**Gilles Candar**, professeur d'histoire en classes préparatoires au lycée Montesquieu (Le Mans), travaille sur l'histoire politique, culturelle et sociale de la France contemporaine.

## Françalgérie, crimes et mensonges d'États

Histoire secrète, de la guerre d'indépendance à la « troisième guerre » d'Algérie

Lounis Aggoun et Jean-Baptiste Rivoire

2004

Cahiers libres

La violence qui a ravagé l'Algérie à partir de 1992 nous a été présentée comme une guerre d'intégristes islamistes contre des militaires se battant pour sauver la démocratie. Quant à la France, elle se serait contentée d'une bienveillante « neutralité ». Comme le montrent, preuves à l'appui, les auteurs de ce livre explosif, ce scénario est en fait une vaste construction médiatique. En s'appuyant sur six ans d'enquête, en Europe et Algérie, sur des dizaines de témoignages et des centaines de sources, ils expliquent comment, dès 1980, un petit groupe de généraux algériens a conquis progressivement le pouvoir, tout en développant les réseaux de corruption de la « Françalgérie ». Pour la première fois, ce livre démonte les rouages de l'extraordinaire machine de mort et de désinformation conçue par les généraux algériens, et les complicités dont ils ont bénéficié en France, pour cacher à l'opinion publique occidentale le seul but de la guerre qu'ils mènent contre leur propre peuple : se maintenir au pouvoir à tout prix, pour conserver les milliards de dollars de la « corruption pétrolière ».



“ L'ambition de Jean-Baptiste Rivoire et Lounis Aggoun peut paraître démesurée : montrer sur 600 pages que « la violence du régime algérien ne s'est pas exprimée seulement au cours de la lutte contre l'islamisme de la décennie 1990, mais trouve ses sources dans une longue tradition de gestion du pouvoir par la force brute ». C'est à travers une analyse des « trois guerres » menées contre le peuple algérien que les auteurs illustrent ce constat : la guerre de conquête menée par la France 1830 à 1848 qu'ils estiment « d'essence génocidaire » pour avoir vu l'élimination du quart de la population algérienne ; la guerre d'indépendance (1954-1962) marquée par les atrocités commises par l'armée française, mais aussi par les violences au sein même du camp algérien et enfin « la troisième guerre d'Algérie », celle menée par les généraux contre les civils. Mais l'aspect le plus passionnant et novateur de l'ouvrage, qui fourmille de révélations, est ailleurs : dans la plongée au cœur de la « Françalgérie, cette puissante intrication des réseaux de corruption algériens et d'une partie de l'establishment politique et économique français, dont le centre est la collaboration, pour ne pas dire l'osmose, entre les services secrets des deux pays ». Les méthodes répressives des généraux algériens semblent elles-mêmes s'inscrire dans la continuité de celles des paras de Bigeard lors de la bataille d'Alger de 1957 : torture généralisée, faux maquis, action psychologique et désinformation...

José Garçon - Libération - 12 juillet 2004

**Lounis Aggoun**, journaliste indépendant, a été pendant de longues années un militant pour les droits de l'homme en Algérie.

**Jean-Baptiste Rivoire**, rédacteur en chef adjoint de « Spécial investigation » sur Canal Plus,

est le co-auteur de nombreux documentaires télévisés sur la guerre civile algérienne des années 1990, dont *Bentalha, autopsie d'un massacre* (France 2, 1999), *Attentats de Paris : enquête sur les commanditaires* (Canal Plus, 2002) et *Le crime de Tibhirine. Révélation sur les responsables* (La Découverte, 2011).

## La fracture coloniale

La société française au prisme de l'héritage colonial

Sous la direction de **Nicolas Bancel**, **Pascal Blanchard** et **Sandrine Lemaire**

2005

Cahiers livres



Près d'un demi-siècle après la fin de son empire, la France demeure hantée par son passé colonial. Pourquoi une telle situation, alors que les autres sociétés post-coloniales en Occident travaillent à assumer leur histoire outre-mer ? Pour répondre à cette question, les auteurs ont décidé d'ausculter les prolongements contemporains de ce passé à travers les différentes expressions de la *fracture coloniale* qui traverse aujourd'hui la société française. Ils ont réuni, dans cette perspective, les contributions originales de spécialistes de diverses disciplines, qui interrogent les mille manières dont les héritages coloniaux font aujourd'hui sentir leurs effets : relations intercommunautaires, ghettoïsation des banlieues, difficultés et blocages de l'intégration, manipulation des mémoires, conception de l'histoire nationale, politique étrangère, action humanitaire, place des DOM-TOM dans l'imaginaire national ou débats sur la laïcité et l'islam de France... Pour la première fois, un ouvrage accessible traite de la société française comme société postcoloniale et ouvre des pistes de réflexion neuves.

“ Voici un livre intelligent, riche, construit, posé, qui remet les pendules à l'heure, à un moment où le débat sur le passé colonial de la France, souvent instrumentalisé à des fins politiciennes, revient en force dans l'excès et l'invective.

Partout en France, des pieds-noirs aux harkis, des « mémoires de revanche » comme le dit Benjamin Stora, se réveillent. Des députés s'érigent en donneurs de leçons d'histoire (cf. la loi de février 2005 sur les rapatriés) et veulent enseigner, « en particulier le rôle positif de la colonisation française » ...

Dans ce climat délétère où la concurrence des victimes, des mémoires – et des musées *ad hoc* – remplace le travail d'historien, le premier intérêt de ce livre est de reposer quelques jalons.

Sur ce projet colonial français qui s'intégrait parfaitement au XIX<sup>e</sup> au discours républicain. La « mission civilisatrice » était alors perçue comme un prolongement logique des droits de l'homme.

Autant dire que l'histoire coloniale française n'est pas une histoire « à part », comme le milieu universitaire l'a longtemps considérée, mais qu'elle interroge aujourd'hui encore la République : chacun des auteurs de ce recueil s'attache ainsi à scruter les séquelles de ce passé,

mettant en lumière cette « fracture coloniale » visible à ciel ouvert dans les banlieues mais aussi à la télévision, dans la politique étrangère de la France ou même dans l'action humanitaire, comme le montre Rony Brauman.

Historiens sérieux et joyeux agitateurs à la fois, Pascal Blanchard, Nicolas Bancel et Sandrine Lemaire travaillent depuis des années sur l'imaginaire colonial et sur les résurgences de ce passé aux airs de Nosferatu. Ils croisent le fer aussi bien dans les cénacles universitaires que dans les médias, car ils ont bien compris que ce débat d'utilité publique pose à une France forte de quatorze millions de citoyens d'origine étrangère des questions essentielles sur son nouveau visage.

Thierry Leclère - Télérama - 12 octobre 2005

**Nicolas Bancel**, historien, spécialiste de l'histoire coloniale et postcoloniale, est professeur à l'université de Strasbourg, détaché à l'université de Lausanne, codirecteur de l'Achac.

**Pascal Blanchard**, historien, est chercheur associé au laboratoire Communication et politique (CNRS) et codirecteur du Groupe de recherche Achac.

**Sandrine Lemaire**, agrégée et docteur en histoire de l'IUE de Florence, est enseignante en classes préparatoires aux grandes écoles.

## Trouble dans le genre

Le féminisme et la subversion de l'identité

Judith Butler

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Cynthia Kraus

Préface d'Éric Fassin

2005

Hors collection

Dans cet ouvrage majeur, publié en 1990 aux États-Unis, la philosophe Judith Butler invite à penser le trouble qui perturbe le genre pour définir une politique féministe sans le fondement d'une identité stable. Ce livre désormais classique pour les recherches sur le genre, aussi bien que les études gaies et lesbiennes, est au principe de la théorie et de la politique *queer* : non pas solidifier la communauté d'une contre-culture, mais bousculer l'hétérosexualité obligatoire en la dénaturant. Il ne s'agit pas d'inversion, mais de subversion. Le pouvoir ne se contente pas de réprimer ; il ouvre en retour la possibilité d'inventer de nouvelles formations du sujet. La philosophe relit Foucault, Freud, Lacan et Lévi-Strauss, mais aussi Beauvoir, Irigaray, Kristeva et Wittig, afin de penser, avec et contre eux, sexe, genre et sexualité – nos désirs et nos plaisirs.



“ Paru, il y a quinze ans, *Gender Trouble* fera bientôt de son auteur, a posteriori, l'égérie mondiale du mouvement *queer* (bizarre, étrange en anglais). Discordance en France, aujourd'hui : l'ouvrage vient d'être traduit, mais *Trouble dans le genre* fait son entrée sur

une scène intellectuelle et féministe chamboulée. [...] Butler soutient donc que genre et sexe résultent tous deux d'une construction sociale qui passe par un ensemble de gestes, de signes et de discours, bref par une « stylisation répétée des corps » où chacune et chacun trouve l'« illusion » d'un soi durable et « genré ». Ainsi le genre est-il d'abord une « performance » (au sens théâtral du terme), un rôle que l'on n'en finit pas d'apprendre, d'interpréter, et qu'une volonté de subversion pourra tout au plus parodier, comme le font modestement les « drags » et autres travestis. Faute de reconnaître cette vérité dramaturgique du répertoire masculin-féminin, toute politique d'émancipation est vouée à l'échec. Pire : à reproduire en douce l'exclusion des marges (culturelles) et des minorités (sexuelles). Ainsi énoncée, la leçon politique de Butler a été entendue bien au-delà des frontières nationales et disciplinaires. Lu aux quatre coins de la planète, son essai a suscité de multiples débats (en littérature, en histoire, en anthropologie...), nourrissant également l'inspiration des artistes et des militants. En France aussi, depuis la fin des années 1990, le livre est cité et discuté par toutes celles et tous ceux qui travaillent sur la différence sexuelle, dans un contexte où cette question est devenue un enjeu politique toujours plus urgent – pensons aux débats sur la parité, sur le pacs ou encore sur le mariage gay.

Dès lors, on ne peut que se féliciter de voir ce livre enfin disponible en français, dans une édition rigoureuse et éclairante, qui plus est. La préface, signée Éric Fassin, permet au lecteur d'aborder sans trop de difficulté ce texte pour le moins ardu. Reste que nous allons à la rencontre de cette œuvre comme à rebours, avec un sentiment mêlé d'étranges retrouvailles et d'écart renouvelé : à rebours, d'abord, parce que jusqu'ici les textes de la philosophe qui avaient été traduits étaient tous postérieurs à *Gender Trouble*. Mais tenir ce maître ouvrage entre ses mains, c'est aussi renouer avec une tradition critique à la française que Butler, elle, n'a jamais cessé d'honorer : l'écriture derridienne de la loi, la généalogie du pouvoir tel que Foucault la conçoit, le matérialisme lesbien théorisé par Wittig, la sémiotique du corps maternel chez Kristeva, en un mot toute la « *French Theory, qui est aussi une drôle de construction américaine* ». [...]

Jean Birnbaum - *Le Monde* - 29 avril 2005

**Judith Butler** est l'une des principales philosophes et théoriciennes américaines contemporaines. Elle enseigne au département de rhétorique de l'université de Berkeley.

## La grande guerre pour la civilisation

L'Occident à la conquête du Moyen-Orient (1979-2005)

Robert Fisk

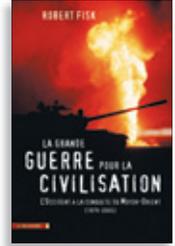
Traduit de l'anglais par Martin Mackinson, Laure Manceau,

Marc Saint-Upéry et Alain Spiess

2005

Cahiers livres

Depuis les années 1970, l'histoire du Moyen-Orient se confond presque avec celle de ses guerres et de ses conflits : Afghanistan (1979-1989, puis 2001), Iran-Irak (1980-1988), Liban (1975-1991), guerre du Golfe (1991), Irak (2003), sans oublier l'interminable conflit israélo-palestinien. Si ces années furent celles d'une « grande guerre pour la civilisation », c'est en raison du rôle persistant que les puissances occidentales – la France et le Royaume-Uni dans la première partie du xx<sup>e</sup> siècle, puis les États-Unis – n'ont jamais cessé de jouer dans une région qu'elles considèrent comme leur zone d'influence : aux entreprises coloniales succéda l'ère des manœuvres diplomatiques, des jeux d'alliances complexes et secrètes, des coups d'État et des trafics d'armes, le tout dans une indifférence quasi complète au sort des innombrables victimes de cette histoire dramatique. Dans ce livre magistral, Robert Fisk raconte et documente notamment le soutien cynique apporté par les régimes occidentaux aux brutales dictatures de la région. Mêlant récits, enquêtes, dialogues avec les acteurs, analyses et souvenirs personnels, il retrace l'épopée tragique du Moyen-Orient à travers la chronique détaillée de ses sanglants épisodes.



“ Robert Fisk est le reporter le plus célèbre de la presse écrite britannique. Critiqué ou adulé. Depuis le début des années 1970, il s'occupe du Grand Moyen-Orient, un territoire allant de la Méditerranée à l'Afghanistan, selon la définition de l'administration Bush. Avant, il était à Belfast, en Irlande du Nord. [...]

Fisk a passé l'essentiel de sa vie professionnelle à « couvrir » la guerre, l'horreur, la torture, le malheur des hommes, d'abord pour le *Times* puis pour *The Independent*. Il l'a fait avec un grand courage, c'est à dire de près, physiquement. Il l'a fait dans une langue magnifique, toute de simplicité et de précision. Il l'a fait en possession d'une immense connaissance historique et culturelle de la région ; Fisk habite Beyrouth et parle l'arabe. Autant de qualités qui donnent toute sa valeur à la compilation de reportages et d'analyses qu'il livre dans cette somme de près de mille pages. [...]

Robert Fisk ne travaille pas à la manière (réelle ou supposée) des journalistes anglo-saxons : religion du fait brut, sentiments personnels tenus en laisse. Fisk est un journaliste engagé, en colère, révolté. Souvent très (trop ?) brillant, l'article « fiskien » tient du reportage, de l'analyse, de l'éditorial, de la leçon d'histoire et de morale. Fisk a toujours le même angle de travail : il est du côté de ceux qui prennent les bombes, les coups de crosse ; il est avec ceux qui sont du mauvais côté de l'histoire. [...]

Alain Frachon - Le Monde des livres - 26 janvier 2007

**Robert Fisk**, journaliste pour *The Independent*, est réputé comme le plus grand reporter spécialisé sur le Moyen Orient ; qu'il a parcouru trente ans durant, depuis sa base de Beyrouth. Il est le seul journaliste occidental à avoir rencontré plusieurs fois Ben Laden, quelques années avant les attentats du 11 septembre 2001.

## Un si fragile vernis d'humanité

Banalité du mal, banalité du bien

**Michel Terestchenko**

2005

Recherches  
Bibliothèque du MAUSS



On a pu espérer, un temps, que les monstruosité de la Seconde Guerre mondiale était derrière nous. Or partout, à nouveau, on massacre, on torture, on extermine. Comment comprendre cette facilité des hommes à entrer dans le mal ? Michel Terestchenko rouvre ici le débat, en complétant notamment la démonstration de Hannah Arendt. Héros ou salaud ? C'est toujours une décision initiale, à peine perceptible, qui décide du côté dans lequel, une fois engagé, on se retrouvera *in fine*.

Mais qu'est-ce qui explique cette décision ? L'enquête de l'auteur montre combien est stérile l'opposition entre tenants de la thèse de l'égoïsme psychologique et défenseurs de l'hypothèse d'un altruisme sacrificiel. Ce n'est pas par « intérêt » que l'on tue ou que l'on torture. Ni par pur altruisme qu'on se refuse à l'abjection. L'auteur propose de penser les conduites humaines face au mal selon un nouveau paradigme : celui de l'absence ou de la présence à soi.

“ Que des gens normaux, ni particulièrement sadiques ni dénués de sens moral, puissent se muer en criminels en série, voilà bien le fait nouveau que nous apporte le xx<sup>e</sup> siècle. Une révélation d'autant plus inquiétante qu'elle nous renvoie à notre présent – de la Bosnie à la Tchétchénie – aussi bien qu'à nous-mêmes. D'où vient cette facilité des hommes à entrer dans le mal ? Par quels mécanismes un individu ordinaire peut-il être amené à s'en remettre à une autorité exigeant de lui des comportements destructeurs, que ce soit au nom de l'ethnie, de la religion, ou même de la croissance économique ?

C'est cette énigme persistante que Michel Terestchenko prend à bras-le-corps dans *Un si fragile vernis d'humanité*, un des essais les plus remarquables de la rentrée.

Mais après s'être penché sur *Les violences de l'abstraction*, ce philosophe discret et singulier ne se contente pas, ici, d'emboîter le pas à Hannah Arendt. De même que ce ne sont pas toujours des purs salauds qui se livrent à l'abjection, de même n'est-il pas besoin d'être un héros pour accomplir le bien. Cette position n'a l'air de rien ? Elle révolutionne nos représentations les mieux ancrées. [...]

Cet essai est important, qu'on le lise comme un rappel à l'humilité ou une invite à la

résistance, c'est-à-dire à la « consistance ». Deux vertus qui, de nos jours, ne sont plus guère au programme.

Alexandra Laignel-Lavastine - Le Monde des Livres - 14 octobre 2005

**Michel Terestchenko**, maître de conférences de philosophie à l'université de Reims, est l'auteur de plusieurs ouvrages de philosophie morale et politique, dont *Philosophie politique* (2 vol., Hachette, 3<sup>e</sup> éd., 2007) et *Du bon usage de la torture* (La Découverte, 2008).

## La France invisible

Sous la direction de **Stéphane Beaud**,  
**Joseph Confavreux** et **Jade Lindgaard**

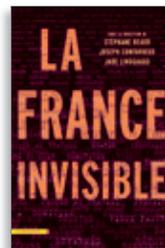
2005

Cahiers livres

En France, la proportion de précaires est plus élevée dans le public que dans le privé, de plus en plus de personnes ne demandent pas les prestations sociales auxquelles elles ont droit, la plupart des SDF ont une adresse, la moitié des adolescents qui se suicident sont homosexuels, les licenciés qui retrouvent un emploi connaissent presque systématiquement une perte de revenu...

La « France invisible », ce sont des populations qui, malgré leur nombre, sont masquées, volontairement ou non, par les chiffres, le droit, le discours politique, les représentations médiatiques, les politiques publiques, les études sociologiques ou les catégorisations dépassées qui occultent leurs conditions d'existence.

Ce travail d'investigation sociale, qui s'est appuyé sur un dispositif inédit associant étroitement des journalistes et des chercheurs, propose des enquêtes, des portraits, des témoignages et des analyses permettant de mieux comprendre une société de plus en plus aveugle à elle-même.



“ Les « invisibles » seront-ils les invités surprise de la présidentielle ? La campagne lèvera-t-elle le voile sur les « inégalités cachées », pour reprendre l'expression d'un haut fonctionnaire gouvernemental ? À six mois du premier tour, un petit parfum de nouveauté flotte sur le débat politique. Fin 2001, la précampagne était dominée par la sécurité (à droite) et les disputes entre alliés (à gauche). Cette fois-ci, qu'il s'agisse du droit au logement, de la carte scolaire, des 35 heures ou des effets de la hausse des prix, les premiers clivages portent sur les questions sociales et, plus précisément, sur les nouvelles formes d'inégalités. Poussés par plusieurs publications, stimulés par la nécessité tactique de se distinguer de leurs devanciers, les aspirants candidats en viennent même à faire de leurs capacités à exprimer la nouvelle donne sociale leur principal atout.

En librairie depuis dix jours, *La France invisible* constitue l'expression la plus frappante de cette évolution. En 650 pages, les auteurs font parler ceux dont on ne parle pas ou presque.

« Banlieusards », « délocalisés », « démotivés », « intermittents de l'emploi », « pressurés », « sous-traités », « déclassés » : l'énumération est saisissante, et il s'en dégage une souffrance sociale d'autant plus cruelle qu'elle est morcelée et semble laisser chacun seul face à son destin. Loin des catégories sociales classiques en vigueur depuis l'après-guerre (classes moyennes, ouvriers, employés, etc.), *La France invisible* décrit le déploiement des inégalités sur des registres très différents : lieu de résidence, couleur de peau, santé, conditions de travail, type de contrat. [...] Les « invisibles » sont peut-être en train de conquérir leur visibilité. Peut-être...

Éric Aeschimann - Libération - 23 octobre 2006

**Stéphane Beaud**, sociologue, enseigne à l'ENS. Il est l'auteur, avec Michel Pialoux, de *Retour sur la condition ouvrière* (Fayard, 1999, La Découverte 2012) et de *80 % au bac, et après ?* (La Découverte, 2004) et *Pays de malheur !* (avec Y. Amrani, La Découverte, 2004).

**Joseph Confavreux** est journaliste à Mediapart. Il a co-écrit avec Alexandra Romano un « Guide de l'état du monde » consacré à l'Égypte (La Découverte, 2007).

**Jade Lindgaard** est journaliste à Mediapart. Elle a notamment publié, avec Xavier de La Porte, *Le B.A. BA du BHL* (La Découverte, 2004, nouvelle édition, 2011).

## Histoire secrète de la V<sup>e</sup> République

Roger Faligot, Jean Guisnel, Rémi Kauffer, Renaud Lecadre,  
François Malye, Martine Orange et Francis Zamponi

2006

Cahiers livres



De l'opération *Résurrection* en 1958, coup d'État fondateur qui ne dit pas son nom, à l'affaire Clearstream de 2006, la véritable histoire de la V<sup>e</sup> République ne s'apprend pas dans les manuels scolaires. Il y est question d'officines discrètes, d'agents secrets et de « barbouzes », d'opérations militaires clandestines et souvent sanglantes, d'assassinats, de torture, de disparitions, de suicides, de manipulations en tous genres, de corruption et de scandales financiers, de réseaux occultes et de lobbies puissants et invisibles. Dans ce livre, nourri de nombreuses révélations, sept journalistes d'investigation chevronnés racontent pour la première fois cette histoire secrète sous une forme aussi accessible qu'excitante et rigoureuse, dans une vaste fresque d'une centaine d'articles. Une « bombe » salutaire, qui lève enfin le voile...

“ Il y a l'histoire officielle, majestueuse, parfois tragique avec ses élections, ses conférences de presse, ses alternances et ses cohabitations, ses grèves, ses crises, ses drames industriels, ses liesses collectives, ses guerres et ses tensions internationales, ses progrès sociaux sporadiques. Et puis il y a l'histoire secrète, par principe beaucoup moins déchiffrable avec ses coups tordus, ses services spéciaux, ses complots, ses assassinats, ses massacres parfois,

ses scandales souvent : le régime actuel en fourmille littéralement. D'où l'intérêt et même l'importance de cette *Histoire secrète de la V<sup>e</sup> République*, un gros volume de plus de 700 pages réalisé sous la direction de Jean Guisnel et Roger Faligot, qui se sont adjoint plusieurs bons spécialistes traitant une centaine de cas et proposant le premier panorama complet de toutes les turpitudes de la République, de tous ses dérapages clandestins plus ou moins mis au jour, de tous ses dossiers noirs et parfois sanglants. Le résultat impressionne, dérange, choque : même si la logique de la description de cette face glauque de la République est d'instruire à charge, ceux qui se font une certaine idée de la France ne peuvent qu'être accablés. Car, des complots qui préparèrent le retour du général de Gaulle au pouvoir en 1958 (l'opération Résurrection) à l'affaire Elf, aux frégates de Taiwan ou à Clearstream, la V<sup>e</sup> République, sous tous ses présidents, offre décidément le spectacle de bas-fonds d'autant plus répugnants qu'ils paraissent véridiques : assassinats, tortures, massacres et enlèvements durant la guerre d'Algérie ; ratés terribles de la décolonisation en Afrique noire, avec son cortège de coups d'Etat, de génocides, de barbouzeries en tout genre ; scandales immobiliers à répétition sous le gaullisme le plus gaullien ; étrange épidémie d'assassinats politiques pas toujours élucidés sous Valéry Giscard d'Estaing ; financements occultes des partis politiques, écoutes clandestines et affairisme sous François Mitterrand ; polémiques, enquêtes, soupçons de toute sorte sous Jacques Chirac, il n'y a pas de rémission, pas de reflux de cette marée nauséabonde. À côté de cette galerie d'ignominies, les affaires d'espionnage (taupes du KGB, paranoïa de la CIA, galipettes à hauts risques de diplomates ou d'officiers trop légers) paraissent presque normales et les portraits des principaux protagonistes des services secrets ou de la police, quasi rafraîchissants. [...]

Cela [...] milite en tout cas pour établir d'urgence ce qui manque le plus à la V<sup>e</sup> République : des contrôles sévères, réellement dotés de moyens d'investigation et de sanctions pour surveiller et, s'il le faut, punir les agissements d'un exécutif jusqu'ici hégémonique et invulnérable. La France, comme les autres démocraties, a besoin d'équilibre des pouvoirs, de contrepoids, de contrôleurs démocratiques. Dans ce domaine, elle a tout à apprendre des pays anglo-saxons.

Alain Duhamel - Le Point - 7 décembre 2006

**Roger Faligot**, reporter et romancier, est l'auteur de trente livres sur l'histoire contemporaine.

**Jean Guisnel**, écrivain et journaliste (*Le Point* et *Le Télégramme*), est l'auteur d'une quinzaine d'ouvrages.

**Rémi Kauffer**, écrivain, journaliste membre du Comité éditorial d'Historia, collabore également au *Figaro Magazine*.

**Renaud Lecadre**, journaliste à *Libération*, est spécialiste des affaires économiques et financières.

**François Malye** est grand reporter au *Point*.

**Martine Orange**, ancienne journaliste au *Monde* et à *La Tribune*, enquête pour Mediapart.

**Francis Zamponi** est journaliste, documentariste et romancier. Longtemps collaborateur de *Libération*, où il a été chef des informations générales, il est un remarquable connaisseur de la police française et des services secrets.

## La matrice de la race

Généalogie sexuelle et coloniale de la nation française

Elsa Dorlin

Préface de Joan Scott

2006

Textes à l'appui  
Genre & sexualité



La race a une histoire, qui renvoie à l'histoire de la différence sexuelle. Au XVII<sup>e</sup> siècle, les discours médicaux affligent le corps des femmes de mille maux : « suffocation de la matrice » « hystérie », « fureur utérine », etc. La conception du corps des femmes comme un corps malade justifie efficacement l'inégalité des sexes. Le sain et le malsain fonctionnent comme des catégories de pouvoir. Aux Amériques, les premiers naturalistes prennent alors modèle sur la différence sexuelle pour élaborer le concept de « race » : les Indiens Caraïbes ou les esclaves déportés seraient des populations au tempérament pathogène, efféminé et faible. Ce sont ces articulations entre le genre, la sexualité et la race, et son rôle central dans la formation de la Nation française moderne qu'analyse Elsa Dorlin, au croisement de la philosophie politique, de l'histoire de la médecine et des études sur le genre. L'auteure montre comment on est passé de la définition d'un « tempérament de sexe » à celle d'un « tempérament de race ».

“ C'est un tour de force que réalise Elsa Dorlin dans cet ouvrage d'histoire et de philosophie des sciences en montrant comment, à partir de l'Âge classique, le discours médical a pu fonder à la fois le rapport de domination sexiste, mais aussi racial. S'appuyant sur une abondante littérature médicale et adoptant une démarche foucauldienne, elle montre d'abord comment, de l'Antiquité jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle, le corps des femmes est le modèle du corps malade. Cette conception pathologique du corps féminin justifie la domination masculine. Les choses changent au XVIII<sup>e</sup> siècle avec la mise en place d'une politique nataliste qui va favoriser l'émergence d'une figure féminine incarnant la santé, la mère allaitante et aimante, laquelle renvoie au corps de la nation.

Dans un second temps, l'analyse de la pensée raciale l'amène à montrer comment le discours médical justifiera la domination coloniale. Selon un mécanisme similaire, qu'Elsa Dorlin nomme « nosopolitique », la médecine coloniale pense le corps des peuples dominés comme foncièrement malade, donc inférieur. On comprend alors le titre de son livre. S'il y a « matrice de la race », c'est dans un double sens : un sens génétique, « la conceptualisation de la différence sexuelle étant le moule théorique de la différence raciale », et un sens plus précis encore parce que « sexe et race ont une même matrice », en l'occurrence, dans le discours médical de l'époque, le concept de tempérament et une certaine classification des pathologies.

Catherine Halpern - Sciences Humaines - Mars 2007

**Elsa Dorlin** est professeure de philosophie politique et sociale au département de science politique de l'université Paris-VIII. Ses travaux portent sur l'histoire de la médecine, les théories féministes et la production du racisme. Elle a publié *Sexe, genre et sexualités : introduction à la théorie féministe* (PUF, 2008).

Depuis qu'elle existe, l'humanité a su cultiver l'art de raconter des histoires, un art partout au cœur du lien social. Mais, depuis les années 1990, aux États-Unis puis en Europe, il a été investi par les logiques de la communication et du capitalisme triomphant, sous l'appellation anodine de « storytelling ». Derrière les campagnes publicitaires, mais aussi dans l'ombre des campagnes électorales victorieuses, de Bush à Sarkozy, se cachent les techniciens sophistiqués du *storytelling management* ou du *digital storytelling*, pour mieux formater les esprits des consommateurs et des citoyens.

C'est cet incroyable hold-up sur l'imagination des humains que révèle Christian Salmon dans ce livre, au terme d'une longue enquête consacrée aux applications toujours plus nombreuses du storytelling : le marketing s'appuie plus sur l'histoire des marques que sur leur image, les managers doivent raconter des histoires pour motiver les salariés, les militaires en Irak s'entraînent sur des jeux vidéos conçus à Hollywood et les *spin doctors* construisent la vie politique comme un récit... Christian Salmon dévoile ici les rouages d'une « machine à raconter » qui remplace le raisonnement rationnel, bien plus efficace que toutes les imageries orwelliennes de la société totalitaire.



“ Et si le choc des photos nous empêchait de prendre toute la mesure du poids des mots ? Face au poncif qui veut que la politique se résume au aujourd'hui à un jeu d'images, il convient désormais – pour comprendre ce qui est en train de nous arriver avec ce président d'un genre nouveau – de réaliser qu'au contraire les légendes n'ont sans doute jamais été aussi déterminantes et que la mise en récit englobe désormais la simple mise en image du spectacle politique. [...]

Christian Salmon retrace la genèse et le développement de cette nouvelle technique d'organisation et de communication, formalisée au cours des années 1990 par des spécialistes du marketing avant qu'elle ne trouve des applications dans les univers de l'administration, de l'armée ou de la politique.

*Storytelling* est à lire d'urgence pour qui veut comprendre la transformation profonde de la politique désormais à l'œuvre en France. Vive, très informée et rondement menée, cette enquête intellectuelle s'avère un indispensable bréviaire critique pour l'omniprésente et déroutante hyperprésidence de nos temps post-modernes. [...]

On pourrait multiplier les exemples de ces clés, pointer la grammaire de l'authenticité, la valorisation de la rupture permanente ou bien encore la métaphore de l'« équipe qui gagne », autant de traits caractéristiques du *storytelling management*. Insister aussi sur la situation de campagne électorale permanente qu'induit *ipso facto* ce rapport narratif à la politique. On trouve surtout dans ce livre des histoires effrayantes et à peine croyables, qui toutes

témoignent d'une « fictionnalisation » si intense de la politique américaine qu'elle donne parfois lieu à des phénomènes troublants dont les citoyens infantilisés ne savent plus très bien s'ils surviennent pour de vrai ou pour de faux. Ainsi, lors d'un colloque de juristes à Ottawa, l'un des neuf juges de la cour suprême américaine a cru bon justifier l'usage de la torture en Irak en se référant à la saison 2 de la série *24 heures...*

Sylvain Bourmeau - Les Inrocks - 9 octobre 2007

**Christian Salmon**, écrivain et chercheur au CNRS (Centre de recherches sur les arts et le langage), a fondé et animé, de 1993 à 2003, le Parlement international des écrivains. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages, dont *Tombeau de la fiction* (Denoël, 1999), *Devenir minoritaire. Pour une politique de la littérature* (Denoël, 2003), *Kate Moss Machine* (La Découverte, 2010).

## Propaganda

Comment manipuler l'opinion en démocratie

**Edward Bernays**

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Oristelle Bonis

Préface de Norman Baillargeon

2007

Zones



Comment imposer une nouvelle marque de lessive ? Comment faire élire un président ? Dans la logique des « démocraties de marché », ces questions se confondent.

Bernays, dès 1928, assume pleinement ce constat : les choix des masses étant déterminants, ceux qui viendront à les influencer détiendront réellement le pouvoir. La démocratie moderne implique une nouvelle forme de gouvernement, invisible : la propagande. Loin d'en faire la critique, l'auteur se propose d'en perfectionner et d'en systématiser les techniques à partir des acquis de la psychanalyse. Un document édifiant où l'on apprend que la propagande politique au XX<sup>e</sup> siècle n'est pas née dans les régimes totalitaires mais au cœur même de la démocratie libérale américaine.

« *LE manuel classique de l'industrie des relations publiques* », selon Noam Chomsky.

“ Bernays part d'un constat simple : l'avènement de la société démocratique oblige les classes dominantes à inventer des formes originales de persuasion, afin d'influencer l'opinion des « masses ». Industriels du velours ou militantes féministes, politiciens va-t-en-guerre ou clubs de bridge : partout, des « hommes de l'ombre » et des « minorités intelligentes » essaient d'emporter l'adhésion du plus grand nombre.

Exemples à l'appui, Bernays mobilise donc les acquis des sciences humaines, notamment de la psychologie et de la psychanalyse, pour dessiner les contours d'un « prosélytisme

actif ». Une « nouvelle propagande » dont les modalités sont inséparables de notre modernité politique : « Cette structure invisible qui lie inextricablement groupes et associations est le mécanisme qu'a trouvé la démocratie pour organiser son esprit de groupe et simplifier sa pensée collective. Déplorer l'existence de ce mécanisme, c'est vouloir une société telle qu'il n'y en a jamais eu et qu'il n'y en aura jamais », prévient-il.

Jean Birnbaum - Le Monde - 25 octobre 2007

**Edward Bernays** (1891-1995), neveu de Sigmund Freud émigré aux États-Unis, fut l'un des pères fondateurs des « relations publiques ». Conseiller pour de grandes compagnies américaines, il a mis au point les techniques publicitaires modernes. Au début des années 1950, il orchestre des campagnes de déstabilisation en Amérique latine, main dans la main avec la CIA.

## Le lobby pro-israélien et la politique étrangère américaine

**John J. Mearsheimer et Stephen M. Walt**

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Nicolas Guilhot, Laure Manceau,  
Nadia Marzouki et Marc Saint-Upéry

2007

Cahiers libres

Depuis plusieurs décennies, la pièce maîtresse de la politique moyen-orientale des États-Unis a été le soutien à Israël : ils prennent son parti dans les négociations de paix et, chaque année, Israël continue de recevoir trois milliards de dollars d'aide américaine, un sixième de l'aide étrangère des États-Unis. Pourquoi ce soutien matériel et diplomatique aussi considérable et aussi constant ? Telle est la question à laquelle entendent répondre John J. Mearsheimer et Stephen M. Walt, deux universitaires américains réputés. Dans ce livre extrêmement documenté, ils démontrent que ce soutien ne peut s'expliquer par des intérêts stratégiques communs ni par des impératifs moraux. Et qu'il est surtout dû à l'influence d'un lobby qui travaille activement à l'orientation de la politique étrangère américaine dans un sens pro-israélien, qui exerce des pressions efficaces sur le Congrès, les présidents et leur administration et qui jouit d'une influence considérable sur l'université et les médias.

John J. Mearsheimer et Stephen M. Walt montrent que cette politique n'est ni dans l'intérêt national des États-Unis, ni dans celui d'Israël sur le long terme. Ils ouvrent un débat nécessaire pour l'avenir de la paix dans cette région du monde.

“ Le 27 septembre, les Éditions La Découverte publie un livre qui avait déjà une longue et tumultueuse histoire avant même – ce qui est un comble – d'avoir été écrit. Il s'agit de la traduction française d'un essai dont la version originale n'a été publiée que voici quelques



semaines aux États-Unis. Ses auteurs sont deux universitaires de renom, John J. Mearsheimer de l'Université de Chicago et Stephen M. Walt de Harvard. En 2002, ils avaient entrepris, à la suite d'une commande du mensuel *The Atlantic Monthly*, une étude consacrée à l'influence du lobby pro-Israélien sur la politique étrangère des États-Unis. Mais quelques temps après la remise de leur article, la rédaction en chef du mensuel leur faisait savoir qu'elle renonçait à le publier. C'est finalement en mars 2006, la *London Review of Books* qui acceptait de le porter à la connaissance du public. Immédiatement, les deux auteurs ont été la cible de violentes attaques, notamment par des chroniqueurs du *Washington Post* et du *Wall Street Journal* qui les ont accusés d'antisémitisme. D'une certaine façon, la boucle était bouclée, puisque c'est précisément le mode d'action du lobby pro-Israélien que dénonçait et démontait l'article...

Devant l'ampleur prise par le débat, Mearsheimer et Walt ont décidé d'écrire un livre. Il s'agissait pour eux, à la fois de publier tout le fruit de leur énorme travail et de répondre aux arguments qui leur avaient été opposés. Depuis la toute récente parution aux États-Unis, la polémique n'a guère cessé.

Denis Sieffert - Politis - 20 septembre 2007

**John J. Mearsheimer**, professeur de sciences politiques à l'université de Chicago, est l'auteur de *Tragedy of Great Power Politics*.

**Stephen M. Walt**, professeur de relations internationales à la Kennedy School of Government de Harvard, est l'auteur de *Taming American Power : The Global Response to US Primacy*.

## Éloge du conflit

### Miguel Benasayag et Angélique del Rey

2007

Armillaire



Dans les sociétés occidentales hyperformatées, l'idée même du conflit n'a plus de place. Les conceptions de la vie commune tendent vers l'intolérance à toute opposition. Le minoritaire doit se soumettre à la majorité et, de plus en plus, contestataires et dissidents semblent relever de l'« anormal ».

Cet essai iconoclaste explore les racines et les effets délétères de cette idéologie. Analysant les différentes dimensions du conflit – entre nations, dans la société ou au sein même de l'individu –, les auteurs mettent à jour les ressorts profonds de la dérive conservatrice des sociétés postmodernes. Ils démontent aussi bien les illusions de la « tolérance zéro » que celles de la « paix universelle » : nier les conflits nés de la multiplicité, ceux dont la reconnaissance fait société, c'est mettre en danger la vie. Le refoulement du conflit ne peut conduire qu'à la violence généralisée, et l'enjeu auquel nous sommes tous confrontés est bien celui de l'assomption du conflit, « père de toutes choses » selon Héraclite.

“ Philosophe et psychanalyste, auteur d'une vingtaine de livres, Miguel Benasayag est un essayiste en pétard. Son nouvel essai, écrit en collaboration avec la philosophe Angélique del Rey, s'articule autour de trois fortes thèses : le conflit est indépassable, il existe dans les sociétés humaines du non maîtrisable destiné à le rester, les sociétés modernes ne gagneront rien à refouler le conflit, si elles persistent à le faire elles n'obtiendront comme résultat que de la barbarie. [...] Le conflit n'est pas l'affrontement. L'affrontement est schématique (camp contre camp), il veut un vainqueur écrasant et un vaincu écrasé. Le conflit, lui, suit les méandres et les complexités de la vie collective des hommes. Les sociétés démocratiques ou post-démocratiques sont des sociétés du consensus. Mais en refoulant le conflit, c'est l'altérité qu'elles écartent du même coup. Tolérante jusqu'à l'indifférence (ne plus faire de différence) notre société est en réalité, constatent les auteurs après Michel Foucault, la plus normative de toutes. Le biopouvoir (concept introduit par Foucault et renvoyant à la nouvelle politique des corps caractéristique des États modernes) opère sur fond de négation du conflit : le conflit n'existe pas, il n'y a plus que des problèmes techniques auxquels des mesures techniques (les tests ADN par exemple) apporteront des solutions techniques. [...] Mais l'essentiel se trouve sans doute ailleurs, dans ce mélange de critique radicale et de révolte tonique qui fait tout un style. Pessimisme de l'intelligence et optimisme de la volonté, disait Gramsci. À rebours de Sartre, les auteurs pensent qu'il faut désespérer Billancourt. Comment résister dans les temps d'après la révolution ? Est-il possible même de résister ? Les auteurs veulent le croire mais la condition en est lourde : que l'action renonce à ses ambitions globales. Car il s'agit de briser le cercle infernal espoir/attente/désillusion qui fut celui des révolutions. Autrement dit : quitter la métaphysique pour la vie, aux deux sens de l'équivoque.

À l'heure où la plupart des discours entendus sont des rappels à l'ordre, il est salutaire que certaines voix rappellent au désordre, qu'elles rappellent qu'il y a du désordre et que nous n'avons ni raison ni intérêt à nous en satisfaire.

Christian Godin - L'Humanité - 12 novembre 2007

**Miguel Benasayag**, philosophe et psychanalyste, anime le collectif « Malgré tout ». Il est l'auteur de nombreux ouvrages, dont une quinzaine ont paru aux Éditions La Découverte.

**Angélique del Rey** enseigne la philosophie dans un centre de postcure pour adolescents, en banlieue parisienne. Elle est l'auteur de *À l'école des compétences. De l'éducation à la fabrique de l'élève performant* (La Découverte, 2010) et de *La tyrannie de l'évaluation* (La Découverte, 2013).

## Le monde selon Monsanto

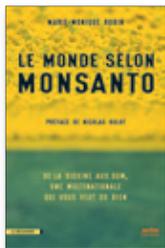
De la dioxine aux OGM, une multinationale qui vous veut du bien

Marie-Monique Robin

Préface de Nicolas Hulot

2008

Cahiers libres  
Coédition Arte Éditions



Implantée dans quarante-six pays, Monsanto est devenue le leader mondial des OGM, mais aussi l'une des entreprises les plus controversées de l'histoire industrielle. Depuis sa création en 1901, la firme a accumulé les procès en raison de la toxicité de ses produits (PCB, « agent orange » ou hormones de croissance bovine et laitière), mais elle se présente aujourd'hui comme une entreprise des « sciences de la vie », convertie aux vertus du développement durable. Grâce à la commercialisation de semences transgéniques, elle prétend vouloir faire reculer les limites des écosystèmes pour le bien de l'humanité. Qu'en est-il exactement ? S'appuyant sur des documents inédits, des témoignages de victimes, de scientifiques ou d'hommes politiques, ce livre reconstitue la genèse d'un empire industriel, qui, à grand renfort de rapports mensongers, de collusion avec l'administration nord-américaine, de pressions et tentatives de corruption, est devenu le premier semencier du monde. Et il révèle notamment le rôle joué par Monsanto dans le formidable tour de passe-passe qui a permis l'extension planétaire des cultures OGM sans aucun contrôle sérieux de leurs effets sur la nature et la santé humaine.

“ Au fur et à mesure que je progressais dans la lecture de l'ouvrage de Marie-Monique Robin, un flot d'interrogations lourdes de conséquences m'a pris à la gorge, jusqu'à me donner un véritable sentiment d'angoisse, que je résumerais en une question : comment est-ce possible ? Comment Monsanto, cette firme emblématique de la saga de l'agrochimie mondiale, a-t-elle pu commettre autant d'erreurs fatales et répandre sans discontinuer sur le marché des produits aussi nuisibles à la santé humaine et à l'environnement ? Comment cette entreprise a-t-elle réussi à mener son business comme si de rien n'était, en étendant chaque fois un peu plus son influence (et sa fortune), alors que son histoire est jalonnée d'événements ô combien dramatiques, avec des milliers de victimes ? Comment est-elle parvenue si tranquillement à dissimuler les faits, à travestir les réalités scientifiques, à corrompre des chercheurs, à manipuler les politiques, à tromper le monde ? Pourquoi a-t-elle pu poursuivre sans souci ses activités malgré les lourdes condamnations judiciaires qui l'ont frappée et en dépit des interdictions qui ont été apposées sur la plupart de ses produits (après, hélas, qu'ils aient commis maints dégâts irréversibles) ? [...]

L'enquête de Marie-Monique Robin est serrée, elle est conduite au laser, les faits sont là, indubitables, les témoignages nombreux et concordants, les écrits dévoilés, les archives décryptées. Son livre n'est pas un pamphlet nourri de fantasmes ou de ragots. Il fait surgir un réel terrifiant. Car durant de longues années de commercialisation de ses produits – qu'il s'agisse du PCB, des herbicides à la dioxine, des hormones de croissance ou du Roundup –, la société Monsanto n'ignorait rien de leur nocivité. Les documents que le livre révèle ne laissent planer aucun doute. L'entreprise a pris l'habitude d'affirmer publiquement

le contraire des connaissances dont elle dispose en interne. Grâce à Marie-Monique Robin, nous savons désormais que Monsanto savait ! Oui, l'entreprise connaissait les conséquences toxiques de ses productions. Elle n'en a pas moins persévéré. Et on l'a laissé faire...

Extrait de la préface de Nicolas Hulot

**Marie-Monique Robin**, journaliste et réalisatrice, est lauréate du Prix Albert-Londres (1995). Elle a réalisé de nombreux documentaires – couronnés par une trentaine de prix internationaux – et reportages tournés en Amérique latine, Afrique, Europe et Asie. Elle est aussi l'auteur de plusieurs ouvrages, dont, à La Découverte : *Escadrons de la mort, l'école française* (2004), *L'École du soupçon* (2006) *Notre poison quotidien* (2011) et *Les moissons du futur* (2012).

## Chantier interdit au public

Enquête parmi les travailleurs du bâtiment

Nicolas Jounin

2008

Textes à l'appui  
Enquêtes de terrain

Le secteur de la construction a souvent défrayé la chronique économique ou judiciaire, mais le quotidien des chantiers demeure obscur. C'est ce quotidien qu'explore ce livre. L'auteur, qui s'est immergé durant une année dans le monde du béton armé parisien, en tant qu'ouvrier, retrace ici l'itinéraire de son enquête. Au fil des expériences et des rencontres, il expose les conditions d'emploi et de travail liées au recours croissant à la sous-traitance et à l'intérim : division des collectifs ouvriers, infériorisation et culpabilisation des sous-traitants et des intérimaires, pratiques illégales d'employeurs, contradictions pesant sur la sécurité au travail, recours massif à une main-d'œuvre étrangère fragilisée et parfois sans papiers, racisme et discriminations. Une restitution fine des situations rencontrées et une immersion impressionnante dans l'univers méconnu du bâtiment.



“ Un jeune universitaire, qui a décidé de travailler incognito plusieurs mois comme ouvrier du bâtiment, dévoile les rouages d'un quotidien que nous préférons souvent ignorer.

Indiana Jones, l'archéologue aventurier, a sans doute beaucoup fait pour dépoussiérer l'image de prof d'université, lui donner du glamour. Mais, à sa façon, Nicolas Jounin n'est pas en reste. Mais à la différence du héros hollywoodien, il s'est colleté à un réel qui n'avait rien de factice. Il a cherché l'aventure non pas dans la jungle amazonienne mais au coin de la rue pour préparer sa thèse de doctorat !

Loin du cliché de ces chercheurs qui ne chercheraient en rien, coupés du monde et de ses réalités, Nicolas Jounin a en effet décidé de se faire embaucher incognito comme ouvrier du bâtiment. [...] Une plongée dont il a tiré un livre saisissant. Car en se glissant lui-même dans le bleu de manœuvre, Nicolas Jounin fait apparaître tout ce qu'on ne laisserait voir ni à un sociologue ni à un journaliste. Bien sûr, tout le monde soupçonne, l'existence du

racisme, la pénibilité des tâches, mais il en révèle l'ampleur. En premier lieu, l'« ethnicisation » des tâches sur les chantiers : des hiérarchies qui s'organisent par nationalité. En bas de l'échelle, aux postes les plus éprouvants, avec les statuts les plus précaires, les Africains qui se voient appelés « cafards », « macaques ». [...] Aux Maghrébins, les postes d'ouvriers qualifiés, aux Portugais et aux Français, ceux de chefs d'équipe, conducteurs de travaux. Pas de Blancs chez les manœuvres et les coffreurs. Du coup, Nicolas Jounin a bien eu du mal à décrocher sa première mission. Naïf, il avait cru que c'était parce qu'il n'était pas assez costaud. [...]

Peu habituée à ce qu'on l'invite à se regarder en face, la profession a d'ailleurs été quelque peu secouée par la démarche de Nicolas Jounin. [...]

Cette méthode d'immersion, en vogue chez les sociologues aux États-Unis, commence à gagner du terrain chez nous. Une nouvelle école semble en effet voir le jour, notamment sous la houlette de Stéphane Beaud, qui dirige aux Éditions La Découverte la collection au titre explicite : « Enquêtes de terrain ». Celle-là même où est publiée son récit...

Véronique Radier - Le Nouvel Observateur - 12 juin 2008

**Nicolas Jounin** est maître de conférences en sociologie à l'université Paris-VIII et chercheur au laboratoire URMIS (Unité de recherches Migrations et société). En 2009, il a reçu pour *Chantier interdit au public* le prix « La Ville à lire », créé par *France Culture* et la revue *Urbanisme*.

## Petit précis de remise à niveau sur l'histoire africaine

à l'usage du Président Sarkozy

Sous la direction d'**Adame Ba Konaré**

Préface d'Elika M'Bokolo. Postface de Catherine Clément

2008

Cahiers libres



Passé les réactions vives qu'a suscitées chez les Africains le discours de Nicolas Sarkozy prononcé à Dakar le 26 juillet 2007, ses déclarations scandaleuses nécessitaient une riposte argumentée, dépouillée de toute considération émotive. C'est dans le but d'éclairer le président Sarkozy et, plus généralement, le grand public sur la réalité de l'histoire africaine, que Adame Ba Konaré a lancé un appel remarqué à la communauté des historiens. Cet ouvrage est le résultat de cette mobilisation : vingt-cinq contributions de spécialistes de notoriété internationale ou de plus jeunes chercheurs, africains et européens, qui abordent chacun avec rigueur un pan de l'histoire riche, complexe et trop souvent méconnue du continent. Cette riposte n'est pas une affaire d'Africains blessés dans leur dignité, mais une entreprise d'historiens, ceux du Nord comme du Sud, soucieux de rétablir la vérité des faits contre toutes les tentatives de manipulation.

“ Remettre les pendules à l’heure ! Cette expression bien française pourrait sans doute résumer l’objectif de la bonne vingtaine de chercheurs en histoire africaine – Occidentaux ou Africains – réunis autour de l’historienne malienne Adame Ba Konaré, scandalisés par le fameux « discours de Dakar » prononcé les 26 juillet 2007 par Nicolas Sarkozy, président de la République française, ancienne puissance coloniale, devant un parterre de responsable politiques, d’étudiants et d’intellectuels. [...]

En réponse, avec ses 25 contributions, l’ouvrage dirigé par Adame Ba Konaré se propose de « réfuter point par point les poncifs hérités de l’ethnologie coloniale véhiculés par le discours de Dakar et de prodiguer plus largement une véritable leçon d’histoire pour en finir avec le regard statique porté sur l’Afrique ». [...]

Au fil des sujets qu’il aborde, ce volume parvient à détruire un grand nombre d’idées reçues et d’inexactitudes que Nicolas Sarkozy et Henri Guaino, sa plume, avaient reprises sans plus de précautions. Mais l’analyse du discours de Dakar est aussi l’occasion pour ces historiens de « mesurer l’ampleur des stéréotypes entêtés sur l’histoire de l’Afrique » : le texte, « sous-tendu par une telle méconnaissance », met en fait en lumière « la pauvreté de la connaissance des sociétés africaines par les élites françaises, et plus largement occidentale ». [...] C’est donc bien une véritable « remise à niveau » que propose l’ouvrage, d’abord pour Nicolas Sarkozy, mais aussi pour le lecteur, en matière d’histoire de l’Afrique et de ses rapports avec ses voisins.

Olivier Doubre - Politis - 11 décembre 2008

Ancienne première dame du Mali, **Adame Ba Konaré** est historienne, militante du Mouvement démocratique malien, présidente fondatrice du Musée de la femme Muso Kunda de Bamako et de la fondation humanitaire Partage. Elle a publié une dizaine d’ouvrages consacrés à son pays, dont *Quand l’ail se frotte à l’encens* (Présence africaine, 2006), *L’Os de la parole. Cosmologie du pouvoir* (Présence africaine, 2000) et le *Dictionnaire des femmes célèbres du Mali* (Jamana, 1993).

## La nouvelle raison du monde

Essai sur la société néolibérale

Pierre Dardot et Christian Laval

2008

Hors collection



Il est devenu banal de dénoncer l'absurdité d'un marché omniscient, omnipotent et autorégulateur. Cet ouvrage montre cependant que ce chaos procède d'une rationalité dont l'action est souterraine, diffuse et globale. Cette rationalité, qui est la raison du capitalisme contemporain, est le néolibéralisme lui-même. Explorant sa genèse doctrinale et les circonstances politiques et économiques de son déploiement, les auteurs lèvent de nombreux malentendus : le néolibéralisme n'est ni un retour au libéralisme classique ni la restauration d'un capitalisme « pur ». Commettre ce contresens, c'est ne pas comprendre ce qu'il y a précisément de nouveau dans le néolibéralisme : loin de voir dans le marché une donnée naturelle qui limiterait l'action de l'État, il se fixe pour objectif de construire le marché et de faire de l'entreprise le modèle du gouvernement des sujets. Seule l'intelligence de cette rationalité permettra de lui opposer une véritable résistance et d'ouvrir un autre avenir.

“ Qui le savait ? Le néolibéralisme n'est pas une politique du laisser-faire et il n'est pas né dans les pays anglo-saxons avec Thatcher et Reagan au début des années 1980, mais en Europe, et même en France, à la fin des années 1930, lorsque certains intellectuels ont pris conscience que la seule manière de sauver le capitalisme était de l'organiser par le moyen de l'État.

Le colloque Walter Lippmann, qui s'est tenu à Paris en 1938, représente le moment fondateur. Son maître d'œuvre fut un philosophe français, aujourd'hui oublié, Louis Rougier. C'est lui qui introduisit le terme de néolibéralisme. Pas de liberté de circulation sans Code de la route : cette image sera récurrente chez les néolibéraux. Autre idée promise à bel avenir : l'être humain est un inadapté chronique qui doit être l'objet de politiques spécifiques de réajustement.

Ainsi le néolibéralisme représente-t-il réellement, en concurrence avec le keynésianisme de l'État providence, une troisième voie entre le libéralisme du laisser-faire et le dirigisme de l'État socialiste. Le néolibéralisme n'est pas limitatif comme le libéralisme classique, qui veille à ce que l'État n'empiète pas par son administration le fonctionnement du marché, mais incitatif. Le modèle néolibéral, c'est celui de l'entreprise qui est parvenue à gagner à soi la sphère politique et la sphère subjective. Désormais, l'État et l'individu doivent eux aussi fonctionner comme des entreprises, mieux, c'est-à-dire pire, être des entreprises. Le droit privé devient le modèle du droit public et finit par l'absorber.

Un chapitre de cet exemplaire livre de Pierre Dardot et Christian Laval est consacré à cette « fabrique du sujet néolibéral ». Le marché n'est plus seulement un espace social, extérieur, il devient processus de formation de soi. Études payantes, emprunts, placements à long terme, constitution d'une épargne retraite individuelle – cette capitalisation de la vie

individuelle fait de chacun l'entrepreneur de sa vie et, en même temps, érode les logiques de solidarité.

Le néolibéralisme n'est pas une idéologie passagère condamnée à s'effondrer avec les Bourses. Il est, disent les auteurs, une norme de vie. Ceux-ci ne croient pas du tout que la crise actuelle sonne le glas du capitalisme néolibéral. Pire, ils pensent que cette croyance est funeste car elle invite au fatalisme. Que faire alors ? Face à cette situation, il n'y a pas de solution frontale, unique, globale, mais des issues. Car la rationalité néolibérale a son contraire, que les auteurs appellent la « raison du commun ». Certes, il n'est pas facile de sortir d'une rationalité – mais il est possible de promouvoir des contre-conduites : refuser de considérer son existence comme une entreprise, refuser de se conduire vis-à-vis des autres selon la norme de la concurrence. Pour commencer. Le pire n'est pas impossible. Restent les capacités de résistance.

Christian Godin - L'Humanité - 6 avril 2009

**Pierre Dardot**, philosophe et enseignant, poursuit des recherches sur Marx et Hegel. **Christian Laval**, sociologue, a publié *L'Homme économique. Essai sur les racines du néolibéralisme* (Gallimard, « NRF essais », 2007). Tous deux sont les auteurs, avec El Mouhoub Mouhoub, de *Sauver Marx ? Empire, multitude, travail immatériel* (La Découverte, 2007).

## Au temps des catastrophes

Résister à la barbarie qui vient

Isabelle Stengers

2009

Les Empêcheurs  
de penser en rond

Nous avons changé d'époque : l'éventualité d'un bouleversement global du climat s'impose désormais. Pollution, empoisonnement par les pesticides, épuisement des ressources, baisse des nappes phréatiques, inégalités sociales croissantes ne peuvent plus être traités de manière isolée. Le réchauffement climatique a des effets en cascade sur les êtres vivants, les océans, l'atmosphère, les sols.

Nos dirigeants sont totalement incapables de prendre acte de la situation. Guerre économique oblige, notre mode de croissance actuel, irresponsable, voire criminel, doit être maintenu coûte que coûte. Mais dénoncer n'est pas suffisant. Il s'agit d'apprendre, et cela à toute échelle, à briser le sentiment d'impuissance qui nous menace, à expérimenter ce que demande la capacité de résister aux expropriations et aux destructions du capitalisme.

“ Isabelle Stengers propose à ses lecteurs, avec *Au temps des catastrophes*, un petit manuel de survie en milieu hostile, qui est aussi et inséparablement un manuel de lutte politique et d'expérimentation collective. Comment se comporter face à l'incertitude, dans un monde marqué du sceau de la complexité ? Après avoir abordé cette question en tant qu'historienne



des sciences, Isabelle Stengers l'a de plus en plus explorée dans sa dimension politique. Son nouveau livre la dramatise en la plaçant sous le signe du désastre écologique annoncé, qui impose de la traduire en une interrogation aussi urgente que pratique : comment se bricoler une chance de survie qui permette à la fois d'éviter les catastrophes écologiques qui nous menacent et de résister à la barbarie des réponses politiques qui prétendent illusoirement nous les faire esquiver ? Dans cet essai politique comme dans ses études d'histoire des sciences, Isabelle Stengers articule sa réponse en sollicitant la notion d'expérimentation : rien ne nous « sauvera », sinon notre capacité à bricoler ensemble des dispositifs de tâtonnement.

Yves Citton - Revue internationale des livres et des idées - Mars 2009

**Isabelle Stengers**, docteur en philosophie, enseigne à l'Université libre de Bruxelles. Elle est l'auteur de nombreux livres sur l'histoire et la philosophie des sciences, dont, à La Découverte, *L'Invention des sciences modernes* (1993) et *Sciences et pouvoir* (1997, 2002). Elle a reçu le grand prix de philosophie de l'Académie française en 1993.

## Le président des riches

Enquête sur l'oligarchie dans la France de Nicolas Sarkozy

**Michel Pinçon** et **Monique Pinçon-Charlot**

2010

Zones



Petits chèques entre amis, dîners mondains, légions d'honneur et comptes en Suisse... L'affaire Bettencourt a jeté une lumière crue sur les connivences souterraines qui unissent pouvoir politique et puissances de l'argent. Dans ce livre-enquête, les sociologues Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot, spécialistes de la bourgeoisie française, donnent à voir, au-delà des scandales, la logique d'un système.

Pour faire vivre un monde où l'entre-soi permet l'affirmation des réseaux, ils rapportent des histoires révélatrices, glanées dans les coulisses du règne de Nicolas I<sup>er</sup>. En brossant la chronique des premières mesures prises, ils dévoilent les ressorts d'une politique systématique en faveur des nantis : bouclier fiscal, abattements et exonérations en tout genre, dépenalisation du droit des affaires ne sont que les éléments visibles d'une guerre des classes au service de l'aristocratie de l'argent. Derrière la façade d'un pouvoir démocratique se dessine ainsi le tableau inquiétant d'un tout autre régime : une oligarchie, un gouvernement des riches pour les riches.

“ Les livres sur Sarkozy ont un côté Tintin : Sarkozy au Fouquet's, Sarkozy et les médias, Sarkozy et fiston, Sarkozy et le 9-2, Sarkozy et TF1... Les Pinçon-Charlot nous donnent un Sarkozy et les riches, qui marche. Le livre vient à point. C'est un art dans les sciences

humaines et sur les questions de société d'arriver au moment opportun. Certains des livres sur le même sujet sont venus avant que l'illusion du dynamisme (« le président de la rupture ») et de la franchise (« je vais vous dire, moi, Monsieur... ») ne se soit dissipée. Maintenant que le lapin Duracell a les batteries qui faiblissent, que le dynamisme est devenu de la nervosité et la franchise de la vulgarité, il est temps de synthétiser.

Tout y passe donc : le bouclier fiscal, les niches et paradis du même nom, les réseaux, les médias, Neuilly, les Hauts-de-Seine, la famille, les fistons, les clients de l'avocat. N'en jetons plus : le livre fait la preuve par le trop plein. On en viendrait presque à regretter Chirac et les bidouillages d'emplois fictifs... C'est moins un système lourd et bien rôdé, à mi-chemin entre bureaucratie et institution comme l'État-RPR, qu'une sorte de prédation de blousons dorés dont le quartier général serait descendu du Drugstore au Fouquet's. [...]

Dans la conclusion de leur livre, nos deux auteurs recommandent de « restituer l'intelligibilité des rapports de classe » – pas à grands coups d'analyses mais d'ethnologie et d'information sur la réalité des situations et des comportements. Ils ont bien raison, sauf que si c'était le cas, ça risquerait d'être la révolution tout de suite. Les sociétés se maintiennent parce que la ségrégation sociale dissimule à quel point les inégalités sont énormes. Et elles n'ont pas cessé de grandir ces dernières années.

Ce qui me plaît chez les Pinçon-Charlot, c'est que, mine de rien, ils se sont radicalisés. Voilà deux chercheurs reconnus et émérites qui prennent le mors aux dents, jusqu'à proposer de supprimer... la Bourse. Comme quoi la connaissance de ce qu'il faut malheureusement appeler dans ce cas « les gens », peut vous enragier...

Yves Michaud - Libération - 2 décembre 2010

**Michel Pinçon**, sociologue, ancien directeur de recherche au CNRS, a notamment publié avec **Monique Pinçon-Charlot**, sociologue, ancienne directrice de recherche au CNRS : *Grandes Fortunes. Dynasties familiales et formes de richesse en France* (Payot, 1996), *Sociologie de la bourgeoisie* (La Découverte, « Repères », 2000), *Les Ghettos du Gotha* (Seuil, 2007).

## Accélération

Une critique sociale du temps

**Hartmut Rosa**

Traduit de l'allemand par Didier Renault

2010

Théorie critique



L'expérience majeure de la modernité est celle de l'accélération. Nous le savons et l'éprouvons chaque jour : dans la société moderne, « tout devient toujours plus rapide ». Or le temps a longtemps été négligé dans les analyses des sciences sociales sur la modernité au profit des processus de rationalisation ou d'individualisation. C'est pourtant le temps et son accélération qui permettent de comprendre la dynamique de la modernité.

Pour ce faire, cet ouvrage magistral propose une théorie de l'accélération sociale, susceptible de penser ensemble l'accélération technique (celle des transports, de la communication, etc.), l'accélération du changement social (des styles de vie, des structures familiales, des affiliations politiques et religieuses) et l'accélération du rythme de vie, qui se manifeste par une expérience de stress et de manque de temps. Marx et Engels affirmaient ainsi que le capitalisme contient intrinsèquement une tendance à « dissiper tout ce qui est stable et stagne ». Hartmut Rosa prend toute la mesure de cette analyse pour construire une véritable « critique sociale du temps » susceptible de penser ensemble les transformations du temps, les changements sociaux et le devenir de l'individu et de son rapport au monde.

“ L'époque n'est pas si lointaine où certains espéraient que l'évolution technique permette d'alléger le travail et de libérer du temps libre. Puissante en Occident durant les années de croissance de l'après-guerre, cette promesse n'a pas été réalisée. C'est même l'inverse qui s'est produit. Nous avons le sentiment de manquer de temps, tout en étant équipés de toujours plus d'appareils qui effectuent des tâches à notre place. Dans une grande ville, la possession d'une voiture entraîne automatiquement une augmentation du temps de transport. De façon surprenante, les nouvelles technologies exigent en réalité du temps supplémentaire. De cette manière, elles accroissent aussi le rythme de la vie.

Au cœur de cette logique paradoxale, il y a le processus d'accélération. C'est la thèse du sociologue et philosophe allemand Hartmut Rosa. Il en a défini les dimensions, les causes et les conséquences dans *Accélération*, un grand livre de théorie sociale qui contient une foule de données intrigantes sur les évolutions de notre rapport au temps. Selon lui, l'accélération définit l'essence de la modernité mieux que la rationalisation, l'individualisation, la division du travail ou la domestication de l'homme et de la nature. Libératrice pendant plus de deux siècles, elle mettrait aujourd'hui en péril la conduite de nos existences et, plus grave encore, la possibilité même d'une action politique capable de transformer le cours de l'histoire. L'accélération a « pétrifié » le temps.

Laurent Jeanpierre - Le Monde des livres - 16 avril 2010

Né en 1965, **Hartmut Rosa**, sociologue et philosophe, est professeur à l'université Friedrich Schiller de Jéna en Allemagne. Il fait partie d'une nouvelle génération d'intellectuels travaillant dans le sillage de la Théorie critique.

## Éloge du carburateur

Essai sur le sens et la valeur du travail

**Matthew B. Crawford**

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Marc Saint-Upéry

2010

Cahiers libres

Matthew B. Crawford était naguère un brillant universitaire, bien rémunéré par un *think-tank* de Washington. Au bout de quelques mois, déprimé, il démissionnait pour ouvrir... un atelier de réparation de motos. À partir du récit de son étonnante reconversion professionnelle, il livre dans cet ouvrage intelligent et drôle l'une des réflexions les plus fines sur le sens et la valeur du travail dans les sociétés occidentales. Mêlant anecdotes, récit, et réflexions philosophiques et sociologiques, il montre que ce « travail intellectuel », dont on nous rebat les oreilles depuis que nous sommes entrés dans l'« économie du savoir », se révèle pauvre et déresponsabilisant. De manière très fine, à l'inverse, il restitue l'expérience de ceux qui, comme lui, s'emploient à fabriquer ou à réparer des objets – ce qu'on ne fait plus guère dans un monde où l'on ne sait plus rien faire d'autre qu'acheter, jeter et remplacer. Il montre que le travail manuel peut même se révéler beaucoup plus captivant *d'un point de vue intellectuel* que tous les nouveaux emplois de l'« économie du savoir ».



“ Voici un livre profondément original et terriblement dérangeant. Terriblement dérangeant : il s'agit d'un plaidoyer en faveur du travail manuel, qui déroule une critique implacable des politiques systématiques d'allongement de la scolarité et des visions optimistes qui conçoivent l'avenir du travail sous la forme radieuse de la « société de la connaissance », et de son armée de « manipulateurs de symboles » et de travailleurs intellectuels. Profondément original : l'auteur expose avec un mode d'argumentation extrêmement intéressant et totalement approprié à son objet – le plus éloigné que l'on puisse imaginer du jargon et de l'abstraction – les raisons pour lesquelles nos sociétés ont oublié non seulement les conditions de ce qu'est un bon travail, mais également le fait que celui-ci est un élément constitutif d'une vie bonne.

Dominique Méda - Liens-socio - 10 mai 2010

**Matthew B. Crawford** est philosophe et réparateur de motos (ou réparateur de motos et philosophe). Il vit à Richmond, en Virginie.

## Ouvres

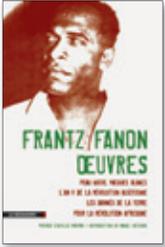
Peau noire, masques blancs / L'An V de la révolution algérienne /  
Les damnés de la terre / Pour la révolution africaine

### Frantz Fanon

Préface d'Achille Mbembe. Introduction de Magali Bessone

2010

Cahiers libres



Frantz Fanon, né à la Martinique en 1925, mort à Washington en 1961, psychiatre et militant anticolonialiste, a laissé une œuvre qui, un demi-siècle plus tard, conserve une étonnante actualité et connaît un rayonnement croissant dans le monde entier. Médecin-chef à l'hôpital psychiatrique de Blida (Algérie) à partir de 1953, il est confronté aux effets de la situation de « déshumanisation systématisée » dont sont victimes les « indigènes ». Cela le conduit très vite à rejoindre le combat du Front de libération nationale qui a engagé en novembre 1954 la « guerre de libération » de l'Algérie. Deux ans plus tard, il démissionne de son poste et rejoint le FLN à Tunis, où il collabore au journal *El Moudjabid*, avant d'être emporté, le 6 décembre 1961, par une leucémie à l'âge de trente-six ans.

Sa trajectoire fulgurante est marquée par la publication de trois livres majeurs : *Peau noire, masques blancs* (Seuil, 1952), *L'An V de la révolution algérienne* (Maspero, 1959), *Les Damnés de la terre* (Maspero, 1961). Et en 1964, François Maspero publie un recueil de certains de ses textes politiques, sous le titre *Pour la révolution africaine*. Ce sont ces quatre ouvrages que réunit ce volume, complété par une préface de l'historien Achille Mbembe et une introduction de la philosophe Magali Bessone.

“ Je dois à Fanon l'idée selon laquelle il y a dans toute personne humaine quelque chose d'indomptable, de foncièrement inapprivoisable, que la domination – peu en importent les formes – ne peut ni éliminer, ni contenir, ni réprimer, du moins totalement.

Ce quelque chose, Fanon s'efforce d'en saisir les modalités de jaillissement dans un contexte colonial qui, à vrai dire, n'est plus tout à fait exactement le nôtre, même si son double, le racisme institutionnel, demeure notre Bête. C'est la raison pour laquelle son œuvre fut, pour tous les opprimés, une sorte de lignite fibreuse, une arme de silex.

Ce qui donne sa force et sa puissance à cette pensée métallique, c'est ce souffle d'indestructibilité et l'injonction au soulèvement qui en est le corollaire. C'est le silo inépuisable d'humanité qu'elle abrite, et dans lequel ont appris à puiser ceux et celles qui, hier, affrontaient le colonialisme et ceux et celles qui, aujourd'hui, s'efforcent de scruter l'aube. [...]

Relire Fanon aujourd'hui, c'est d'une part apprendre à restituer sa vie, son travail et son langage dans l'histoire qui l'a fait naître et qu'il s'est efforcé, par la lutte et par la critique, de transformer. Pour Fanon, penser, c'est d'abord s'arracher à soi. C'est mettre sa vie dans la balance.

Relire Fanon, c'est aussi traduire dans la langue de notre époque les grandes questions qui l'obligèrent à se mettre debout, à s'arracher à ses origines, à cheminer avec d'autres, des compagnons sur une route neuve que les colonisés devaient tracer par leur force propre, leur inventivité propre, leur irréductible volonté.

Achille Mbembe. Propos recueillis par Juliette Cerf - Télérama - 5 décembre 2011

## Beauté fatale

Les nouveaux visages d'une aliénation féminine

Mona Chollet

2012

Zones

Soutiens-gorge rembourrés pour fillettes, obsession de la minceur, banalisation de la chirurgie esthétique, prescription insistante du port de la jupe comme symbole de libération : la « tyrannie du look » affirme aujourd'hui son emprise pour imposer la féminité la plus stéréotypée. Décortiquant presse féminine, discours publicitaires, blogs, séries télévisées, témoignages de mannequins et enquêtes sociologiques, Mona Chollet montre dans ce livre comment les industries du « complexe mode-beauté » travaillent à maintenir, sur un mode insidieux et séduisant, la logique sexiste au cœur de la sphère culturelle.

“ Lisez Mona Chollet ! Dans *Beauté fatale, les nouveaux visages d'une aliénation féminine*, la journaliste et essayiste s'attaque à la question de l'aliénation des femmes par la culture de masse (séries télé, blogs de beauté, tyrannie du look, régimes minceur...). Et ça soulage ! Car il faut mesurer les ravages de cette injonction permanente à la féminité. Non contente de nous faire endosser des rôles sexués archaïques, elle entretient aussi, selon l'essayiste, « la logique sexiste au cœur de la sphère culturelle ». Autrement dit, on ne naît pas quiche, on le devient. Encore faut-il en prendre conscience. Mona Chollet reconnaît que c'est difficile : « Sans qu'on y prenne garde, notre vision de la féminité se réduit de plus en plus à une poignée de clichés mièvres et conformistes ». Sans compter que l'industrie de la mode, de la beauté et de la pub, dont le progressisme n'est pas la première des caractéristiques, contamine de plus en plus la sphère culturelle. C'est le propos de ce livre remarquablement documenté et écrit d'une plume vive et parfois révoltée.

Johanna Luyssen - Causette - Mars 2012



**Mona Chollet** est journaliste au *Monde Diplomatique* et co-animatrice du site <peripheries.net>. Elle a notamment publié *La tyrannie de la réalité* (Calmann-Lévy, 2004, Folio/Gallimard, 2006) et *Rêves de droite. Défaire l'imaginaire sarkozyste* (Zones, 2008).



***La Découverte***

[www.editionsladecouverte.fr](http://www.editionsladecouverte.fr)  
9 bis, rue Abel-Hovelacque  
75013 Paris





